

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA

UNIVERSEL

VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL

Fortifie
Nourrit
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR
LES MEDECINS
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Co

Seuls agents au
Canada pour

Gold Back Sec Champagne

Wilson's Old Empire Rye

VOL. III - NO. 16

Samedi, le 2 Janv. 1897

SOMMAIRE DES GRAVURES :

LA VIERGE ET L'ENFANT JESUS

LA GARE DE JERUSALEM

ROME — Mole d'Adrien, bords du Tibre, pont et fort St-Ange, dome de Saint-Pierre.

BEAUX-ARTS — Une Novice au Cloitre — Gage d'Amour.

MADAME FELIX FAURE DISTRIBUANT DES JOUETS AUX ENFANTS PAUVRES

Une juive de Laghouat — L'incendie de la rue St-Jacques

Les membres de la commission du tarif — La mode nouvelle

Nombreuses gravures comiques — Illustrations de Napoleon et du Feuilleton, etc.

LE NUMERO : 5 CENTINS

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE
COMMERCIALE
 1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES
 POUR
 LIVRES, JOURNAUX;
 POUR L'INDUSTRIE
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES;
 CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

..... D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : (UN AN, - \$2.50
 SIX MOIS, \$1.25)

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages.

BUREAU ET ATELIER DE PHOTOGRAVURE :
 1560, RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

PRIME No 5

UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit à la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avons qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

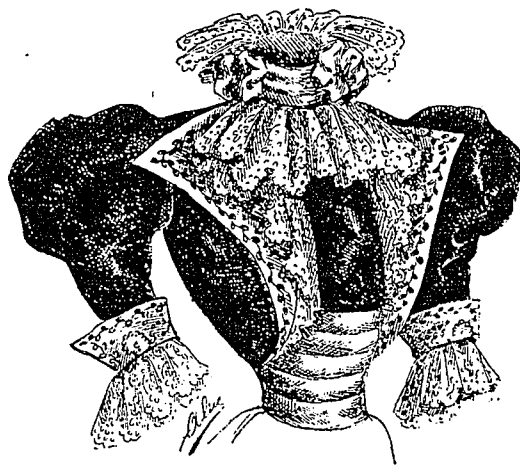
Pour les acheteurs au numero.

LA MODE NOUVELLE



JAQUETTE ARCHIDUCHESSE

Elle est en beau drap de toutes nuances. La soutache peut être noire ou de couleur ; elle est posée sur les coutures, un motif sur le devant et dans le dos, le col, les manches et la basque.



CORSAGE POUR TOILETTE DE RECEPTION

Il est en velours scabieuse. C'est une sorte de boléro, court par derrière, avec de grands revers de satin blanc brodés de paillettes violettes. Un volant de dentelle, cousu au col, retombe de chaque côté le long des revers. Plastron de velours et ceinture de satin plissé formant corselet. Manche de velours avec revers de satin brodé et manchettes de dentelle. Col de mousseline de soie drapée avec choux de chaque côté et col retombant en dentelle.

Matériaux : 5 verges de velours ; un col et des parements brodés ; 3 verges de dentelle ; 3 verges de satin blanc.

TOILETTE DE RECEPTION POUR JEUNE FEMME

C'est une robe toute droite sur le devant, de forme Empire, dessinant deux grands plis depuis le cou jusqu'au bas de la robe. Le dos est presque ajusté ; un ruban de satin passe dans les plis du devant et se noue par derrière. Une sorte de petit collet fait de deux plis et posé sur le bord d'un empiècement de guipure tombe sur les devants avec beaucoup de grâce. L'empiècement fait le tour de l'encolure. Manche courte. Ruban de satin autour du cou avec nœud par derrière. Cette robe peut se faire en drap, en velours, en satin, en soie.

Matériaux : 7 verges d'étoffe en grande largeur ; 12 verges d'étoffe en petite largeur ; 5 verges de ruban.



Toilette de réception pour jeune femme

LE "DUDE" ET LA MACHINE A BIERE



Pas l'ombre d'une chance pour les autres d'approcher quand Chiquot était là.



Mais il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne, et Chiquot était trop attentif à la fille du comptoir.



Soudain... piff-clac !... la belle fille échappe le manche de la pompe et le "dude" en devint le nez camard !...

Deux charbonniers causent ensemble :
— C'est drôle, fait l'un, depuis quinze ans que nous habitons la même maison je ne t'ai jamais vu aller au bain !
— Au bain ? riposte l'autre fièrement. Allons donc, est-ce que j'ai besoin de "me droguer" ?

— Vous n'avez rien à déclarer ?
— Si, j'ai du viu là-dedans, répond l'ami des vignes en se frappant sur le ventre.
— Alors, passez !... le vin en cruche ne paie pas !

Le sergent-major interroge les territoriaux sur leur profession habituelle :
— Qu'est-ce que vous faites, vous, dans le civil ?

— Major, je suis fumiste.
Le major, roulant des yeux furibonds :
— Eh bien ! faites attention à vous ! je n'aime pas ceux qui font des blagues dans la compagnie !...

Mademoiselle F... est une jeune et jolie danseuse. Un vieux, qui compte ses années par milliers, épris des charmes de la ballerine, a voulu avoir son portrait.
— Quelle pose voulez-vous prendre ? a demandé le peintre à la belle enfant, debout, assise ou couchée ?
— Je voudrais être couchée.
— Sur une causeuse ?
— J'aimerais mieux sur un testament.

Un ivrogne passe à la barrière. Il est arrêté par l'employé de l'octroi :

On voit des enfants qui ont passés pour des prodiges d'esprit devenir des prodiges de sottise.

G.-M. VALTOUR.

A. une soirée de charité :
— Un ladre, ton ami.
— Lui ?... La fine fleur des pois.
— Des pois chiches alors !

Procès en séparation :
— Je vous jure, M. le juge, mon mari m'a roué de coups.
— Lui un manchot !
— Justement, il me frappait à bras raccourcis.

Au tribunal de police.
Le plaignant :
— Oui, monsieur le juge, ce misérable m'a brisé la mâchoire d'un coup de poing.
Et avec une larme dans la voix :
— Un ratelier qui me venait de ma grand'-mère !

C'ETAIT BIEN DIFFERENT



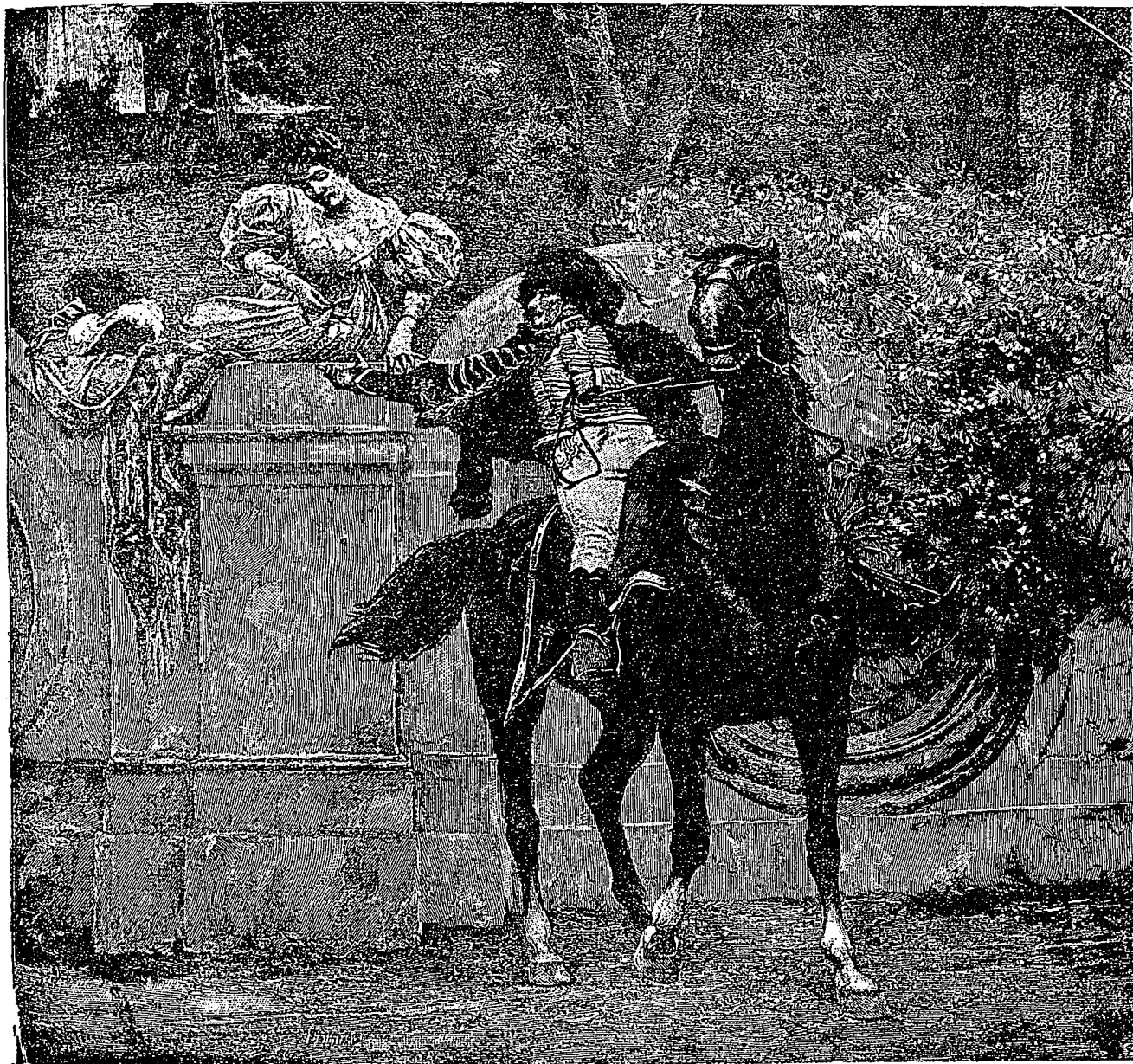
— Je ne vois pas pourquoi tu te fâches... parce que le conducteur perfore ton billet.
— Tu ne vois pas ? Mais, comprends-tu, j'avais le billet entre les dents.



Comment, les mines d'or tombées à 56 ; mais alors la dot de ma femme est à l'o...céan.

— Rage, désespoir ! Idiot, stupide que j'ai été. En voilà un mariage d'argent !

— Comme tu as l'air tout bouleversé ?
— Il y a de quoi ! Voilà que pour ne pas être volé, il faut me figurer que j'ai fait un mariage d'amour !...

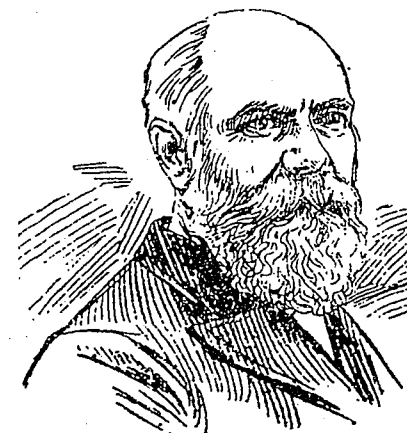


BEAUX-ARTS — GAGE D'AMOUR

LA COMMISSION D'ENQUETE
SUR LE TARIF

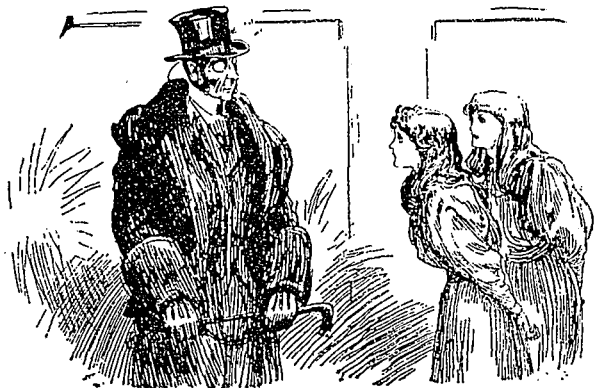


L'HON. W. S. FIELDING
Ministre des finances



L'HON. WM PATERSON
Contrôleur des douanes

ENCOURAGEANT



Les nièces.— Vous allez sortir avec le poulain de 4 ans, aujourd'hui, mon oncle ?

L'oncle.— Oui, mes enfants ; votre père m'a offert de le monter.

Les nièces.— Bien, nous ne voudrions pas vous alarmer, mais nous espérons que vous nous avez laissé *quelque chose de bon dans votre testament !...*

Heureuse ignorance.

Une mère affolée dont le fils vient d'être blessé dans un accident de voitures.

— Oh ! je vous en prie, cher docteur, je vous en prie, dites-moi ce qu'on a fait à mon fils.

Le docteur.— Il a une fracture assez grave à la cuisse droite, mais il ne faut pas vous alarmer.

La mère soupirant et comme soulagée : — Le ciel soit béni, docteur. Ce n'est que cela ? Je croyais qu'il avait la jambe cassée !

Un romancier avait écrit, en parlant d'un de ses personnages :

“ Il avait une tête de *pape* : ”

Le compositeur avait mis par erreur : “ Une tête de *pope*. ”

L'auteur corrige, et quand l'épreuve lui revient, la tête de *pope* avait disparu, mais pour faire place à la tête de *pipe* !

Quelques jours après la représentation de *Fils ingrats*, Piron s'était grisé et fut conduit devant un commissaire de police, frère du célèbre La Fosse, l'auteur de *Marius* :

— Qui êtes-vous ? demanda le commissaire à Piron ?

— Je suis le père des *Fils ingrats*.

— Piron ?

— Vous l'avez dit

— En ce cas, ne vous effrayez pas, fit le commissaire tendant la main au poète. Nous sommes un peu de la même famille : moi-même j'ai un frère qui est homme d'esprit.

— Parbleu, riposta Piron, j'en ai bien un moi aussi qui n'est qu'un imbécile.

Dans sa dernière maladie, Louis XVIII, qui partageait à l'égard des médecins le scepticisme de Molière, dit à ceux qui le soignaient, et que faisaient quelque peu attendre les conclusions d'une suprême consultation :

— Allons, finissons-en, Charles attend !

CHEZ L'ARTISTE SCULPTEUR



— Mais sacristi, cher maître, c'est plus petit que nature !...

— Ne faites pas attention ; les oreilles n'y sont pas encore.

LE GOUT DU PORTRAIT



— Sais-tu ce qu'a imaginé mon mari ?

— Non.

— C'est incroyable !

— Quoi donc ?

— De faire faire son portrait ! Comprends-tu ça ? Comme si je n'avais pas assez de le voir lui-même tout le temps qu'il est ici !

Bébé est bien joli, bien intelligent, bien spirituel, bien aimable, — mais il est aussi bien insupportable, par moments.

C'est dans un de ces moments que sa mère exaspérée jeta au ciel cette plainte de toutes les mères :

— Mon Dieu ! pourpuoi m'avez-vous donné un monstre pareil !...

— Ah ! ben, répondit Bédé, si tu voyais Robert, il est encore bien plus pareil que moi.

Phrase dans laquelle toutes les lettres de l'alphabet sont employées.

Dix-neuf douaniers ont pris en vingt-huit jours, au pays de Waldeck, quatorze cent cinq demi-muids de bon kirsch.

H. LAVERDAN.

BETHLÉÈM

(suite)

Au premier moment on est fort intrigué. De ci de là quelque fenêtre, petites et haut perchées, percent les murs. Et de portes point. Cependant avec un peu d'attention on finit par découvrir auprès d'un contre-fort une tache noire, comme un soupirail. Des gens s'en approchent, se mettent à genoux, et disparaissent : c'est l'entrée principale du sanctuaire de la Nativité.

On pense bien que les architectes byzantins de Sainte Hélène n'avaient pas oublié les portes de leur édifice, mais au cours des siècles celles-ci durent toutes être murées, et aujourd'hui quelques cintres indiquent à peine les traces de l'une d'elles. C'est au temps lointain de l'intolérance musulmane qu'on les fit disparaître pour les remplacer par le pseudo-soupirail, dont on pouvait plus aisément défendre l'accès.

Au surplus, pour que les secours fussent plus proches et plus rapides, les défenseurs s'installèrent à demeure autour de la basilique. Les trois principales sectes chrétiennes, les Latins (c'est ainsi que s'appellent en Orient les catholiques orthodoxes), les Grecs et les Arméniens l'entourèrent de couvents si bien, si étroitement, qu'ils en firent totalement disparaître les formes extérieures, et que le lieu de la Nativité apparaît maintenant en murailles hautes et nues.

Mais à l'intérieur même, on a peine à retrouver tout d'abord les lignes générales de l'édifice. Le soupirail franchi, on pénètre dans un grand hall sillonné de quatre colonnades et surmonté d'une toiture en charpente, aux poutres apparentes.

Là, aux pieds des hauts monolithes rouges couronnés de chapiteaux corinthiens, dans un cadre de vieilles mosaïques à fond d'or, des gens accroupis causent ou fument, des enfants jouent, des soldats turcs rapiècent leurs uniformes, des femmes allaitent, des franciscains et des moines grecs passent affairés, des marchands offrent des oranges, des chapelets, des naoures sculptées et des sucreries. Autrefois, m'a-t-on raconté, les Arabes mettaient ici leurs moutons à l'abri.

Or ce n'est pas l'étable où est né Jésus, ni une écurie quelconque, ni même une salle de Pas-Perdus — mais bien la nef de la basilique de Sainte Hélène dont on use avec cette familiarité.

Le fanatisme et l'ignorance des moines grecs le veulent ainsi. Il y a une cinquantaine d'années il leur a plu de séparer la nef du chœur, de les couper par un mur de plâtre blanc, et c'est ainsi qu'une moitié de cette basilique, « la plus vieille du monde, » qui a traversé à peu près intacte quinze siècles des plus tourmentés, se trouve aujourd'hui exposée au vandalisme du premier venu.



La Vierge et l'Enfant.

MECHANCETE



ELLE.— Pensez donc, tout à l'heure un jeune homme est tombé à mes pieds !

LUI.— Hem !... un mauvais cavalier, sans doute.

Bonbons. — Pour le donateur : une sucrerie souvent amère :

Pour les destinataires successifs : une politesse par ricochet :

Pour le consommateur : une indigestion probable.

Jour de l'an des fonctionnaires et politiciens. — Chacun félicite son supérieur d'occuper une place qu'il espère bien lui prendre pendant l'année,

1er janvier. — Jour choisi par le cœur pour écouler sa fausse monnaie et prendre des sentiments de carton.

— On préfère le 1er janvier au 31 décembre, croyant toujours que l'avenir sera meilleur que le passé.

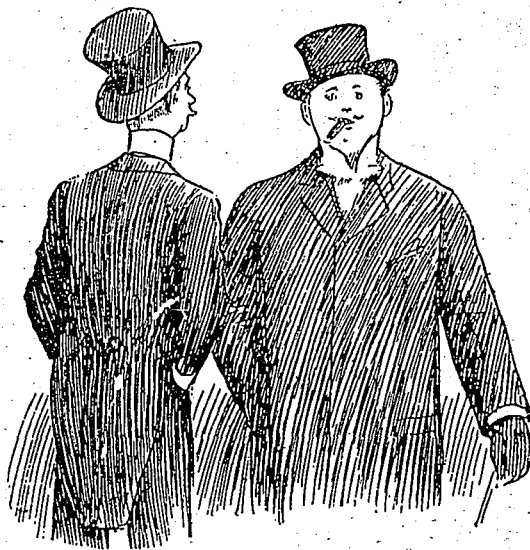
— 1er janvier, commencement ; 31 décembre, fin. Les deux jours se touchent, les deux termes aussi : entre les deux, toute la vie, c'est-à-dire rien !

Un mucisien célèbre, un des dieux du piano, à une vieille dame très pieuse qui lui vante les joies de la religion.

— Je veux bien admettre tout... Cependant il y a une chose que je ne puis accepter : c'est le chapelet... Il est impossible que vous pensiez à ce que vous faites... toujours la même prière... Quelle monotonie !

— Que voulez-vous, cher maître, ce sont nos gammes à nous !

IL NE POUVAIT DIRE



L'AUTEUR.— Je puis t'assurer mon garçon, que l'auditoire m'a appelé plusieurs fois après la chute du rideau.

L'AMI.— En vérité ! et comment est-ce qu'on t'a appelé

IL SE RAPPELAIT DE L'AN DERNIER



Petit Baptiste.— Papa dit qu'il y a un trente sous dans le pudding ; es-tu bon pour tenir avec moi jusqu'à ce qu'on le trouve ?

Petit Pierre.— Pas de danger ; maman dit que si je suis malade cette année, je devrai payer le docteur et qu'est-ce qu'on peut faire avec trente sous !...

Une charmante enfant de quatre ans s'écrie.

“ Tiens ! des raisins, mais je n'en ai pas encore vu sur le Raisier.”

En effet, puisqu'on dit : une poire, un Poirier, une cerise, un Cerisier, une prune, un Prunier, etc., on doit dire aussi : un raisin, un Raisier.

On eût beaucoup de peine à faire comprendre au bébé que les raisins se récoltent sur les vignes.

Scène de ménage :

— Encore des oeufs sur le plat ! s'écrie M. X... ; c'est trop fort, et je vais déjeuner au restaurant.

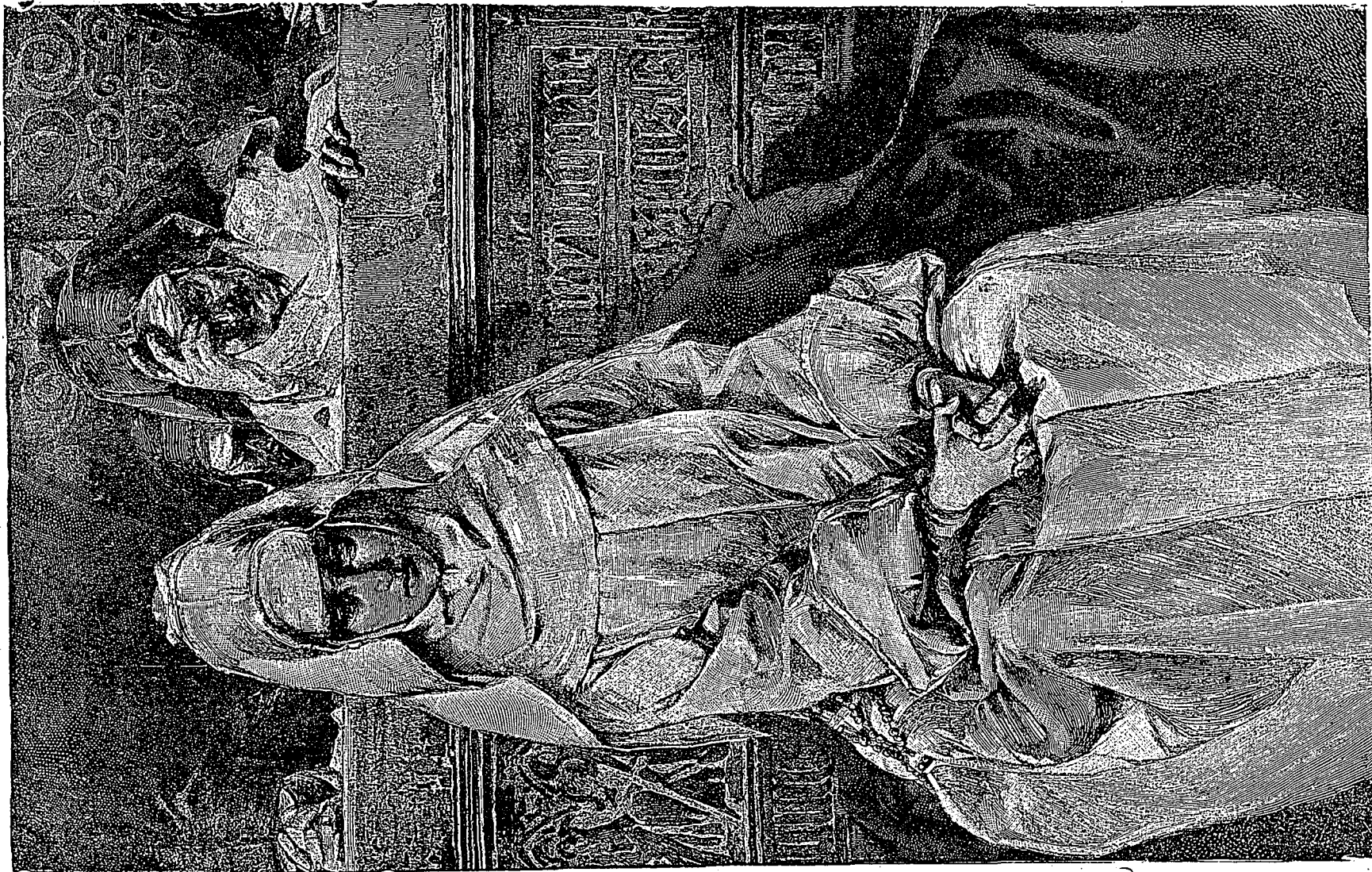
Un quart d'heure après, au restaurant :

Le garçon :

— Que faut-il servir à monsieur ?

X... après un instant de réflexion :

— Donnez-moi des oeufs sur le plat !



6

UNE NOVICE AU CLOITRE — par Stachiewicz

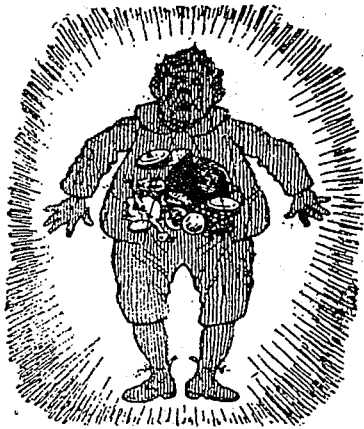
QUI A RAISON



M. Loison.— Je vous dis, moi, qu'il n'y a rien de meilleur que l'oie!...

M. Dindonneau.— Et je vous dis, là, que la dinde est supérieure!...

LES RAYONS X



X-hibition X-traordinaire de l'intérieur de X. Gloutonnix après les X-cès du 1er janvier 1897.

Sur le quai, au départ du train :
Un petit bourgeois montant en secondes :
— Est-on heureux de pouvoir aller en premières !
Un bohème montant en troisièmes :
— Est-on heureux de pouvoir aller en secondes !
Un veau à travers les barreaux de sa boîte :
— Est-on heureux de pouvoir aller en troisièmes !
— Ainsi va le monde ! s'écrie un bohème ...

Dans un établissement thermal :
Un baigneur se plaint au gérant de la chambre qu'on lui a donnée.
— Diable ! fait celui-ci, je ne prévois pas de départ avant quinze jours ; mais, soyez tranquille... au premier décès ...

POSITION SINGULIERE



— Drôle de position, ça !... J'arrivais gaiement chez nous en chantonnant et ma femme ne répond pas à la sonnette : elle croit que c'est "la guignolée !"

Envoi de fleurs. — Aux jeunes femmes, pour l'espoir ; aux vieilles pour le souvenir.

Les unes ne songent qu'aux parfums, et les autres qu'aux épines.

UN "SANTACLAUS" FIN DE SIECLE



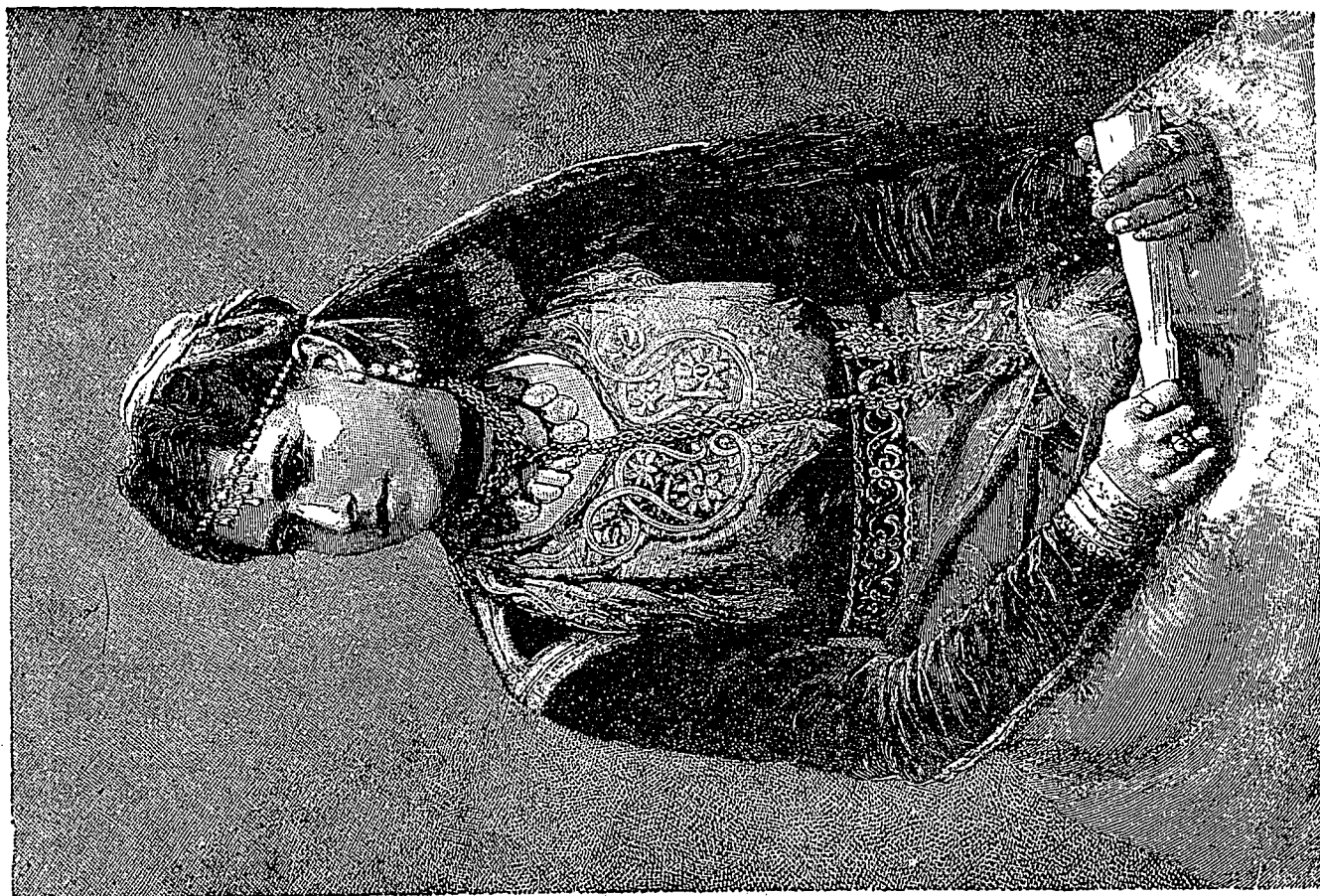
Des bambins ont prétendu avoir ainsi entrevu le bonhomme Noël.

CE QUI SE LEVE

*Le FARFADET a fait élève ;
J'ai recherché ce qui se lève
Et voici ce que je relève :*

Le général lève le siège.
La dame lève sa traîne.
L'homme fier lève la tête.
Le pêcheur lève le goujon.
Le facteur lève la boîte aux lettres.
Le mari brutal lève la main sur sa femme.
Le Ministre de la guerre lève les classes.
Le tambour-major lève sa canne.
Le chien de chasse lève le gibier.
Le typographe lève la lettre.
La graine lève toute seule.
Et moi, je me lève tard.

LES COLONIES DE LA FRANCE



Une Juive de Laghouat

"LA GUIGNOLEE"



La servante. — "La guignolee" demande qu'on leur donne quelque chose.

Monsieur. — Donnez-leur donc ce qui reste des "mincepies" de Noël ; ils sont assez lourds pour tranquilliser n'importe qui.

On donne à Toto une grande tarte aux cerises à partager avec ses deux frères. Il en mange une bonne moitié ; puis fait le simulacre de cracher sur le reste.

— Hou... le vilain... gronde la bonne.

Toto philosophe :

— C'est pour que les autres n'en veuillent pas.

A ou près Marseille. — Eh bien, jeune homme, vous êtes allé ce matin à la chasse !

— Oui, oui...

— Que vous est-il donc arrivé ? Vous êtes tout à l'envers.

— Il y a de quoi. Figurez-vous que je poursuivais un lièvre. Mon chien Miraut le tenait serré et faisait tapage... Tout à coup, je l'ai en belle... je vise... je fais feu et... je tue Miraut.

— Ah ! Et votre lièvre ?

— Le lièvre... il me rapporta Miraut, le déposa à mes pieds et s'enfuit... il court encore.

(L'ami en fait autant sans doute).

Un romancier assistait, il y a quelque temps, à une exécution capitale.

Le condamné opposait la plus vive résistance aux aides du bourreau et se faisait littéralement traîner jusqu'au lieu du supplice.

Alors, notre écrivain inscrivit sur son carnet cette réflexion, qui éclaire d'un jour tout nouveau une question jusqu'ici tant controversée :

— La peine de mort n'a pas d'adversaires plus résolus que ceux qui vont monter à l'échafaud.

UNE QUESTION DE DIGESTION



M. Bolus a fait un dîner de Noël couronné de la poudingue traditionnelle ; mais le lendemain il lui semblait avoir la tête plus grosse et être comme un jongleur qui joue avec fioles et pilules !...

On reprochait à Harpagnon son avarice et sa dureté envers les pauvres.

— C'est vrai, finit-il par dire enfin, mais si l'on savait combien cela me coûte de donner, on verrait qu'au bout du compte cela fait une somme,

BON ENCOURAGEMENT



Le créancier. — puis-je espérer être payé ?
L'artiste. — Oui, je vous autorise à espérer.

Balandard a épousé une veuve qui le rase impitoyablement.

— Mon premier mari.....

— Eh ! votre premier mari... Vous m'agacez à la fin. Toujours me parler de lui !

— Préférez-vous que nous causions de mon troisième.

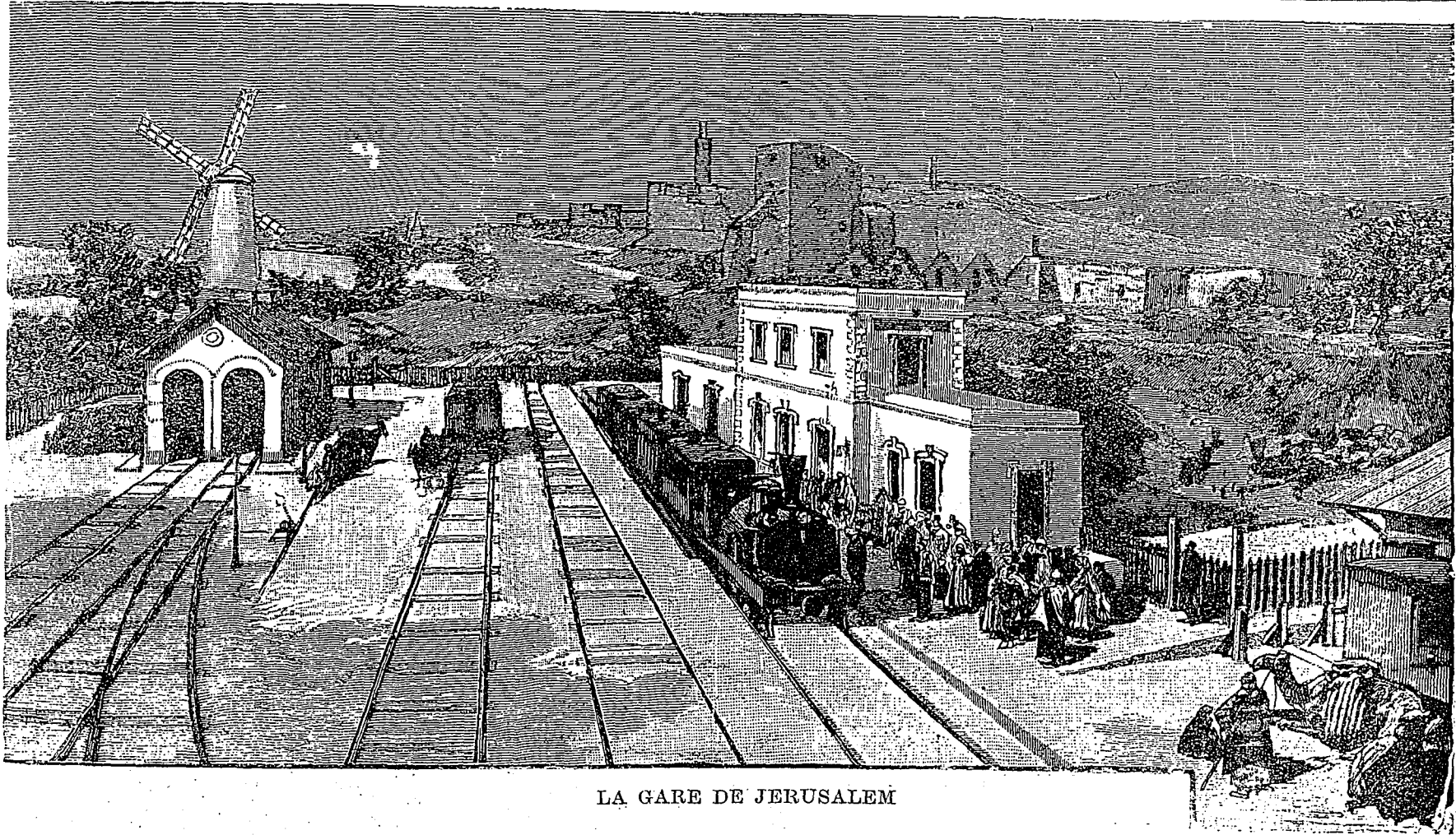
Obéissance militaire.

Il pleuvait à verse pendant une revue. Un conscrit demanda à son sergent la permission de chercher un abri dans un établissement voisin.

— Impossible, dit le sergent. Que si vous regardiez l'enseigne de l'établissement, vous verriez qu'elle défend elle-même, comme moi, de quitter les rangs.

Le conscrit jeta un coup d'œil sur l'enseigne et demeura foudroyé.

Il y avait dessus ce seul mot ; Rest-au-rant,



LA GARE DE JERUSALEM

BETHLÉEM

Vers le seizième siècle, rapporte une vieille chronique, un sultan d'Egypte voulut enlever ces belles colonnes rouges de la nef pour en orner son palais du Caire. Mais

au premier coup de pioche un serpent monstrueux s'élança de la muraille et renversa les démolisseurs. Et le sultan renonça à ces projets destructeurs.

Bethléem n'a point d'hôtel. Sans les franciscains on serait obligé d'élire domicile dans quelque étable, comme la Sainte Famille. Mais il suffit de frapper à la porte de leur monastère, et elle s'ouvre toute grande, tout éclee-

tique aussi, pour les philosophes, pour les protestants, comme pour les catholiques ; pour les Italiens, les Allemands, les Anglais comme pour les Français. On ne demande ni acte de baptême, ni passeport. Sur le seuil, un moine vous reçoit, qui dit seulement : " Mes frères, salut et bonne arrivée ! "

(à suivre)



UN PALAIS DE GLACE D'UN NOUVEAU GENRE

C'est ainsi que les journaux du 21 janvier 1888 qualifiaient les ruines de l'édifice Perrault d'aujourd'hui, après l'incendie de la nuit précédente. Ce désastre est remis en mémoire par la destruction récente du bloc Barron, sur la même rue.

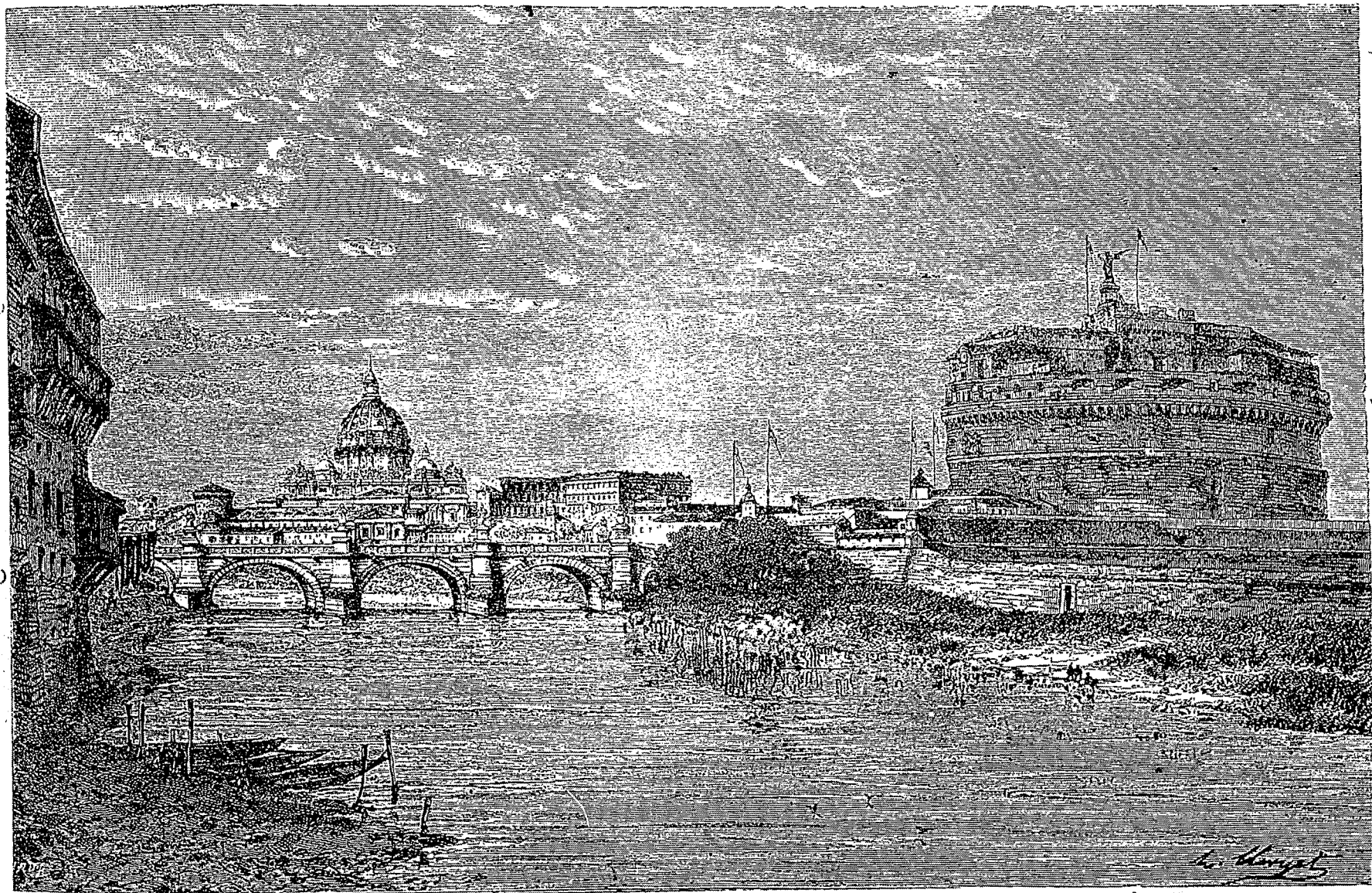
LES MEMBRES DE LA COMMISSION
DU TARIF



SIR OLIVIER MOWAT
Ministre de la justice



SIR RICHARD CARTWRIGHT
Ministre du commerce



ROME — Môle d'Adrien, bords du Tibre, entre Ripetta et le pont Saint-Ange — Dôme de Saint-Pierre et fort Saint-Ange

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON IER

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XXXVII

1813

Les souverains confédérés furent défaits à Lutzen avec deux armées de vieux soldats, vingt-cinq mille hommes de la première cavalerie de l'Europe, et une im-



mense artillerie, par divisions de conscrits armés de la veille. Avec ses cinq divisions et quelques centaines de chevaux badois et hessois, le maréchal Ney avait résisté pendant trois heures à tous les efforts des armées combinées. De son côté, le vice-roi avait puissamment contribué à la victoire, soit en culbutant l'aile droite d'York, soit en coupant à l'ennemi toute retraite sur Swenckau.

Le défaut de cavalerie empêcha de poursuivre les vaincus ; et comme une grande partie de celle de l'ennemi était intacte, l'Empereur ordonna l'armée de se

former et de passer la nuit en carrés par divisions. Il fit plus, il voulut visiter les avant-postes pour s'assurer de la manière dont l'armée se gardait. Grâce à cette prévoyance, la jeune garde, surprise, sur les neuf heures du soir, par une irruption subite de la cavalerie des alliés, la repoussa, et lui fit éprouver une perte considérable.

Napoléon n'attachait qu'une grande influence morale et politique à cette victoire sans prisonniers et sans poursuite ; mais elle était d'autant plus honorable, qu'ayant été assailli en marche par toute une armée animée de l'espoir de détruire la sienne, en la coupant de son aile gauche et des corps échelonnés derrière elle depuis Mayence, il n'avait pu engager que le tiers de ses forces, et enfin qu'il avait triomphé avec des jeunes gens qui maniaient les armes pour la première fois.

Cependant, malgré ce sentiment d'incontestable supériorité, Napoléon, préoccupé du désir de terminer la guerre, conçu en même temps, au lieu de s'endormir sur l'incroyable succès de Lutzen, la pensée d'une démarche que peu de jours après il fit faire à Dresde auprès de l'empereur Alexandre. Napoléon victorieux avait toujours été disposé à la paix ; mais c'était la première fois



qu'il appelait la paix au secours de la victoire.

Le comte de Wittgenstein avait résolu de gagner les bords de l'Elbe, où il voulait attendre la seconde armée russe que le général Barclai de Tolly amenait de Pologne. Les Prussiens se retirèrent par Borna et Colditz sur Meissen. Le prince vice-roi, qui précédait l'Empereur, la garde et les corps de Macdonald et de Marmont, marcha sur Borna.

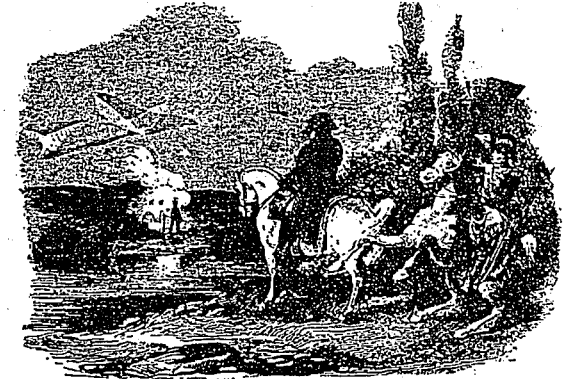
Les Russes opérèrent leur retraite vers Dresde, ayant à leur tête les deux souverains alliés. Le général Bertrand les suivit par Chemnitz et Freyberg. Le général

Lauriston poussait devant lui, sur la route de Leipsick à Dresde, les Prussiens de Kleist, que le jour de la bataille il avait chassés de Leipsick.

Le maréchal Ney avait sa direction vers l'extrême gauche, sur Wittenberg et Torgan : c'est la route de Berlin. Le maréchal Victor et le général Sébastiani devaient se réunir au maréchal Ney, dont les forces seraient complétées à trente mille hommes ; les opérations de cette armée allaient se combiner avec celles du maréchal Davoust, qui, averti le 7 du mouvement sur Berlin, était chargé de s'emparer de Hambourg à tout prix.

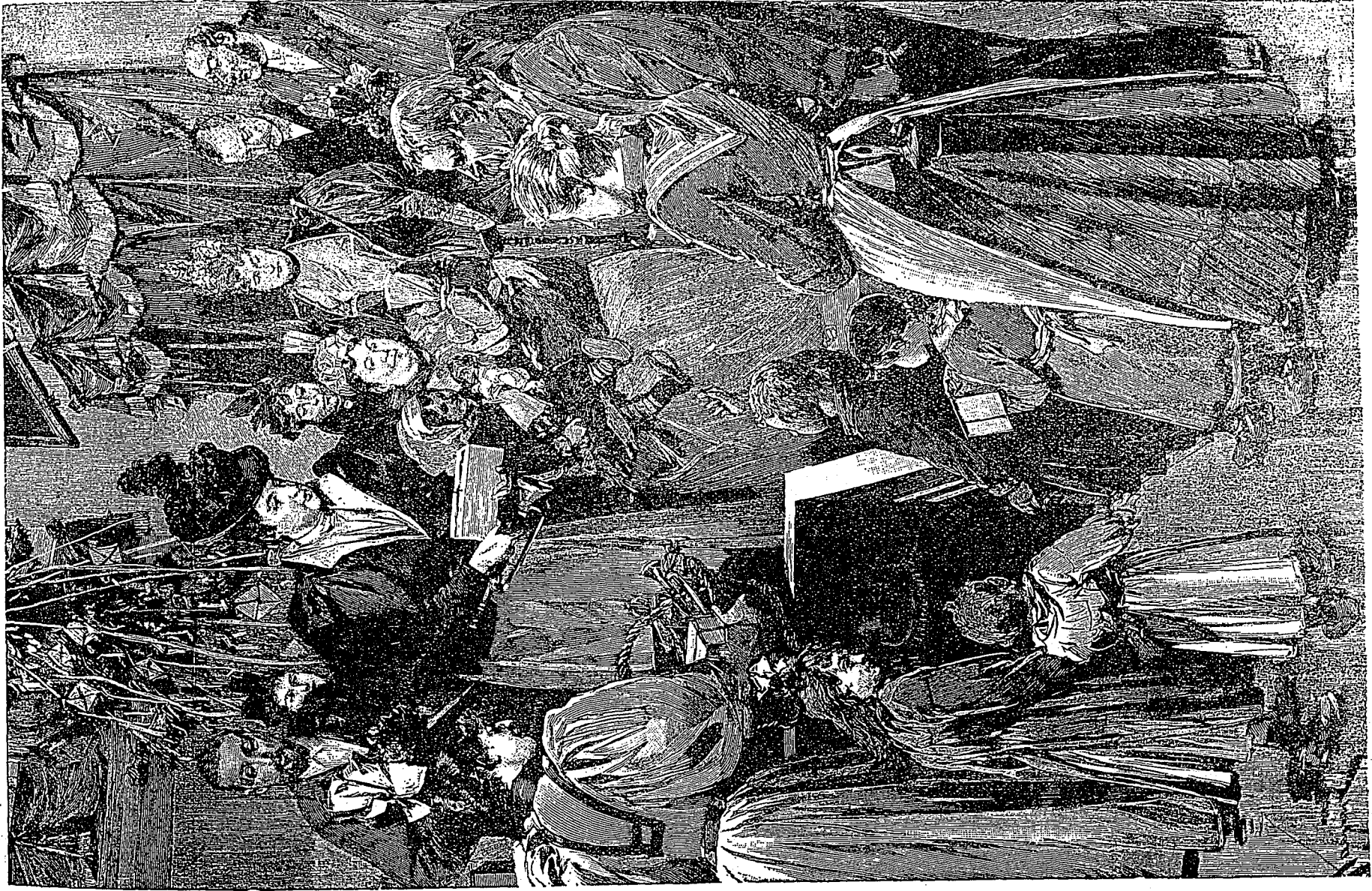
Ainsi, Napoléon s'avancait sur Dresde et menaçait Berlin. Sa pensée dominante, depuis Lutzen, était de porter le théâtre de la guerre sur la Vistule.

Après plusieurs avantages que le vice-roi remporta sur le général Miloradowitch, qui, à la tête de vingt-cinq mille hommes de troupes fraîches, couvrait la retraite des Russes, le général Bertrand eut l'ordre d'entrer à Dresde. Les souverains alliés s'y étaient fait précéder par le bruit d'un succès complet, dont les habitants par-



tagèrent l'ivresse, mais l'arrivée successive des nombreux convois de blessés russes et prussiens commença à dissiper l'illusion que le retour d'Alexandre et de Frédéric-Guillaume, et plus encore l'incendie de tous les ponts de la ville à l'approche de notre avant-garde, ne tardèrent pas à détruire entièrement.

Tout à coup le général Grundler prend possession de la ville vieille. Arrivé à Dresde, Napoléon fit de sévères reproches à la députation nombreuse qui l'attendait aux portes de la ville, et pardonna aux habitants en faveur de leur monarque.



Mad. Félix Faure distribuant des étrennes au dispensaire de Belleville



Napoléon au sein de la plus affreuse mêlée.

De justes griefs cependant s'élevaient contre ce prince, retiré à Prague par les conseils et sous l'influence de l'Autriche, avec laquelle, à la vérité, il n'avait encore contracté que des engagements conditionnels, résultant en partie soit de ceux qui, par l'amistice de Varsovie, avaient entraîné le départ de la cavalerie saxonne et des troupes du grand-duché, soit de l'assurance que le cabinet de Vienne en avait donnée de la partialité qu'il conservait pour la France et ses alliés ; mais la fermeté du langage de Napoléon, suffisamment éclairé sur la conduite de l'Autriche, et la droiture si honorable du souverain de la Saxe, ramenèrent bientôt les choses à leur état naturel. Une députation courut à Prague supplier le roi de revenir à Dresde.

Le 12 mai, Frédéric-Auguste rentra dans sa capitale.

L'Empereur alla au-devant du roi de Saxe à trois quarts de lieue de Dresde. Il reçut ce monarque au milieu de sa garde impériale, qu'il avait retenue pour imprimer plus de solennité à un retour si important dans ces circonstances. Frédéric-Auguste, réuni aux alliés, aurait pu entraîner la défection de l'Allemagne, tourner contre nous son peuple et son armée ; rattaché à notre cause, il maintenait par son exemple toute la confédération, et nous donnait encore des forteresses, des positions et des auxiliaires.

Napoléon voyait en outre dans ce retour la preuve que le cabinet autrichien n'avait pas pris jusqu'alors de parti décisif, puisqu'il laissait sortir de Prague le roi de Saxe, pour venir se mettre à Dresde entre nos mains : ainsi donc, malgré son attitude menaçante de médiateur

armé, ce cabinet se condamnait encore à un système de réserve. Pour fortifier davantage cette disposition d'un ennemi caché, Napoléon se hâta d'envoyer en Italie le prince vice-roi, qui avait fait prendre une si haute idée de lui aux coalisés, dans l'expédition de Moskou et dans les deux retraites de cette campagne.

Le motif de ces résolutions de l'Empereur était la nécessité d'appuyer par des démonstrations vigoureuses soit le déploiement des grands moyens qu'il avait préparés depuis les remparts de Hambourg jusqu'aux rives du Pô, soit des négociations avec une puissance de plus en plus chancelante dans son alliance avec nous.

En effet, il était résulté des confidences du roi de Saxe à Napoléon, et des lettres saisies à Dresde, une nouvelle certitude de la secrète union qui liait étroitement l'Autriche à la ligue du Nord contre la France. On ne manquait pas de preuves des sentiments plus équivoques, pour ne pas dire hostiles, du cabinet de Vienne ; mais la victoire imprévue de Lutzen était venue modifier pour le moment la politique autrichienne.

Rassuré, disait-on à Vienne, par le succès que l'on se plaisait à regarder comme un gage de paix, on s'était hâté de dépêcher M. de Rubna à Dresde et M. de Stadion auprès des alliés. Dans la lettre dont M. de Rubna était porteur, l'empereur d'Autriche écrivait à son genre : " Le médiateur est l'ami de Votre Majesté... Il s'agit d'asseoir sur des bases inébranlables la dynastie que vous avez fondée et dont l'existence s'est confondue avec la mienne."

Malgré ces protestations, l'Autriche ne craignait pas de révéler ses prétentions sur l'Illyrie et sur la Pologne, et même sur la Bavière. Napoléon vainqueur ne pouvait accepter des conditions que plusieurs défaites auraient à peine motivées ; et, en même temps pressé par les événements, il adhérait à la proposition du congrès, où devaient être appelés les plénipotentiaires de toutes les puissances, même ceux des insurgés espagnols. " Mais, ajoute-t-il à son beau-père, comme tous les Français " généreux, je préférerais mourir les armes à la main, à " me soumettre, si l'on veut me dicter des conditions."

Après avoir congédié M. de Rubna Napoléon partit pour rejoindre son avant-garde. Toutefois, dans la route, ne voulant pas laisser planer sur sa tête le reproche d'avoir fait couler de nouveau le sang humain avant d'avoir employé tous les moyens de conjurer ce malheur, et, de plus, désirent ardemment échapper à l'hypocrite médiation de l'Autriche, l'Empereur prescrivit au prince major général d'envoyer demander aux avant-postes russes si

l'on consentirait à recevoir le duc de Vienne pour traiter d'un armistice.

Il savait aussi que le moment présent était le seul qui permit de s'adresser directement à l'empereur Alexandre. L'admission de son plénipotentiaire au camp russe était donc pour Napoléon l'unique moyen d'échapper à la médiation armée de l'Autriche, et à une rupture avec cette puissance. Mais Napoléon voulait obtenir deux choses bien difficiles : dénouer la ligne du Nord et garder ses alliés.

Il prévoyait le fatal isolement où le précipiterait tout à coup le système de défection dont le cabinet de Vienne tenait tous les éléments, aussitôt que l'Autriche se trouverait assez forte pour parler militairement aussi haut

corporation des nouvelles levées. Il reçut à Dresde dix mille hommes de cavalerie, huit mille hommes de la garde, et la cavalerie que le roi de Saxe avait ramenée de Prague. Notre armée se trouva portée à cent cinquante mille hommes : celle des alliés, accrue des corps de Kieist et de Barclai, en comptait cent soixante mille.

« Si nous étions d'un mois plus vieux, disait-il à Harta, je ne demanderais jamais une plus belle occasion de finir les affaires du monde les armes à la main ; car j'aurais de la cavalerie. Si j'en avais, je ne leur proposerais pas d'armistice ; ils sont loin de s'attendre à ce qui va leur tomber sur le corps. » Napoléon voulait parler de la marche rétrograde prescrite au maréchal Ney, de Luckau sur Bautzen.

Notre armée cependant, dont la poursuite avait été retardée quatre jours par la destruction des ponts de Dresde, continuait son mouvement, et se portait au-devant de l'armée ennemie ralliée tout autour de Bautzen, où le duc de Tarente n'avait pu pénétrer. Parti de Harta le

Le front des coalisés, protégé par la Sprée, s'étend sur une lieue et demie de terrain. A trois mille toises en arrière, au village d'Hochkirch, s'ouvre l'enceinte d'un vaste camp retranché, présentant, autour des trois villages, une masse de défense que les travaux liés entre eux par des ravins et des marécages rendent formidable.

Dans la soirée du 10, l'empereur apprend qu'on a refusé verbalement de recevoir le duc de Vienne. Il ne reste donc plus qu'à combattre. Napoléon prend ses dispositions définitives pour la journée du lendemain, et avec d'autant plus de confiance, que la canonade qu'il a entendue sur la gauche, du côté de Weissig, lui annonce, que ses ordres sont exécutés.

Le 20 mai, à huit heures du matin, il se place sur une hauteur, en arrière de Bautzen, et ordonne aux quatre



Napoléon et la jeune garde

que la Russie et la Prusse. Ces considérations pressantes justifiaient assez l'impatience que Napoléon montra toute cette journée, soit à Dresde, soit le lendemain à son quartier général de Harta, où il attendit vainement la réponse à son parlementaire. Le silence de l'empereur Alexandre lui prouvait suffisamment l'influence du comte Stadion, dont l'envoi était déjà une hostilité personnelle, et il mesura toute l'étendue des périls de sa position.

Les huit jours que Napoléon passa à Dresde furent employés à la confection des travaux relatifs à la défense de cette ville, à la réunion des corps en marche et à l'in-



Napoléon attend son parlementaire avec impatience.

19 mai dans la matinée, Napoléon s'était arrêté au village de Bischofswerda, brûlé par les alliés ; il fit distribuer des secours aux incendiés.

Il se rendit ensuite aux avant-postes, d'où il ne revint que fort tard à son quartier général de Kleinfortsgen. Il reconnut, des hauteurs qui dominent la Sprée, les deux positions des ennemis, dont la gauche s'appuyait sur Bautzen, petite ville qu'ils avaient crénelée ; elle soutenait leur centre. Leur droite s'est formée entre Pliskowitz et Kreckwitz, sur des mamelons fortifiés, qui, en 1758, servirent de refuge à Frédéric le Grand, battu par le maréchal Daun. Une forte arrière-garde occupe le couvent de Marienstern.



corps d'armée de franchir la Sprée par différentes directions. Le duc de Reggio, qui commande la droite, marchera sur les hauteurs de Doberschau, où s'appuie la gauche de l'ennemi ; il passera la Sprée à Grabschutz ; le duc de Tarente, chargé de l'attaque de Bautzen, passera la rivière sur le pont de pierre ; le duc de Raguse jettera un pont de chevalets près de Seydau, et fera son mouvement au-dessous de la ville, malgré le feu des Prussiens.

En seconde ligne s'avancent les réserves de la garde, le duc de Trévise à leur tête ; à notre gauche, le général Bertrand menace l'aile droite des alliés, que conduit le maréchal Blücher ; il exécutera son passage à Niedergurick ou à Ninschutz, position qu'il a ordre d'enlever.

Le duc de Dalmatie dirige et accorde toutes ces opérations sous les yeux de Napoléon, tandis que le prince de la Moskowa, avec les généraux Reynier et Lauriston, doit forcer le passage de la Sprée à Klix, occupée par Barclai, et se porter d'abord vers Wurschen, le grand quartier général des alliés.

À midi, les Français sont de l'autre côté de la Sprée. Le général russe Miloradowitch est chassé de Priszwitz par le duc de Tarente ; Bautzen est enlevée, à l'escalade par les marins du général Compans. Le duc de Reggio a culbuté Gortschakow, et gagné les montagnes ; la cavalerie ennemie est canonnée jusqu'au défilé de Niedguritz, dont Bertrand s'est emparé après avoir emporté la position de Ninschutz.

Cependant le général Kleist, pressé par le duc de Raguse, entretenait un feu terrible le long de la Sprée, sur les hauteurs de Nieder-Kayna, où il avait pour lui tout l'avantage du terrain. La nécessité de conserver ce point central décide le maréchal Blücher à envoyer au général Kleist un renfort de trois mille hommes d'infanterie, et à garnir les défilés de Niedguritz d'une infanterie et d'une artillerie nombreuse, afin d'empêcher les Français de déboucher.

Le général Kleist se maintient jusqu'à la nuit entre le corps du prince de la Moskowa et le gros de l'armée française ; mais, pris en flanc à sa gauche par la division Bonnet, le général prussien opéra sa retraite, et abandonna la position de Nieder-Kayna. À sept heures du soir, l'ennemi était rejeté sur sa seconde ligne, et l'armée française, maîtresse des hauteurs qu'avait occupées l'armée combinée, venait de rendre inutile une partie des travaux élevés par les ennemis.

Blücher seul s'était maintenu à Kreckwitz. Au moment même, le maréchal Ney arrivait devant Klix avec le 3^e et le 5^e corps. Ce point du passage de la Sprée est le seul avec celui de Kreckwitz, qui reste à reconquérir pour la journée du lendemain.

Non moins prévoyant qu'à Lutzen, Napoléon fit bivouaquer en carrés les troupes des ducs de Reggio, de Tarente, de Raguse, de Dalmatie, la garde impériale et la cavalerie du général Latour-Maubourg, et leur accorda quelque repos qu'il ne partagea pas : toute la nuit se passa à donner des ordres.

La veille, Napoléon avait parcouru la position ; il la reconnut encore avec soin, et résolut définitivement de frapper le coup décisif sur la droite des ennemis : c'était l'opération destinée au prince de la Moskowa. Mais ce mouvement ne pouvant être exécuté avant midi, Napo-

léon fit annoncer sur toute la ligne que l'attaque générale aurait lieu à une heure.

En attendant, les ducs de Reggio et de Tarente reçurent l'ordre d'entretenir l'action contre le corps de Miloradowitch, formant l'aile gauche. Cette disposition de l'Empereur avait pour but de masquer sa véritable attaque ; d'un autre côté, le prince de la Moskowa se disposait à forcer le passage à Klix, pour manœuvrer derrière l'ennemi par Glein et Wurschen, en raison de l'ordre du matin, tandis que Napoléon se réservait de tenir en échec le centre et la gauche des alliés, où commandaient Blücher et Miloradowitch.

Alexandre prit le change sur le dessein de Napoléon. Il crut que les Français avaient le projet d'opérer à sa gauche pour lui fermer la retraite sur Lobau ; Napoléon, au contraire, voulait faire tourner sa droite par le maréchal Ney.

(A suivre.)

NAPOLÉON À TABLE

Napoléon partit de Schoenbrunn pour Munich, où il arriva dans les premiers jours de janvier 1806. Déjà toute la cour impériale s'y trouvait réunie pour le mariage du prince Eugène, vice-roi d'Italie, avec la princesse Auguste de Bavière.

Le jour même de son arrivée, Napoléon avait expédié, par le Tyrol, un courrier qui portait l'ordre à son fils adoptif de venir le trouver sur-le-champ. Cinq jours après, Eugène arrivait, ne se doutant nullement du motif pour lequel il avait été mandé. Son beau-père lui annonça ce mariage, improvisé comme la plupart de ceux dont il se mêlait.

Le jour de la cérémonie religieuse, qui fut célébrée à huit heures du soir, dans la chapelle du château, par le prince primat, ancien électeur de Mayence, toute la noblesse du pays avait été invitée à souper ; l'ordre était pour dix heures.

On avait dressé un couvert pour trois cents personnes dans une immense galerie du palais. Les services étaient d'une grande magnificence, et les maîtres de cérémonies avaient fait placer tout le monde à table, tandis que leurs Majestés et les jeunes mariés étaient encore dans la chapelle.

Aussitôt qu'ils en sortirent, Napoléon se mit à table et y resta près d'une demi-heure, ce qui ne lui était ja-

mais arrivé ; mais se levant tout à coup, les nobles convives durent faire de même. En entrant dans ses appartements intérieurs, Napoléon recommanda à M. de Ségur de faire retirer tout le monde. Ce grand-maître de cérémonies vint donc prévenir de cet ordre les convives de la table de trois cents couverts.

Cette table n'était pas encore entièrement servie, et c'était à peine si la plupart des invités avaient eu le temps de déplier leurs serviettes. Quoi qu'il en soit, ces bons Allemands, qui s'attendaient à faire ce qu'on appelle *un repas de roi*, furent obligés d'aller souper chez eux.

On sait le peu de temps que Napoléon restait à table : aussi les personnes qu'il invitait à partager son repas avaient-elles le soin de prendre leurs précautions à l'avance. La preuve en est qu'un jour, étant à la Malmaison et dînant tête à tête avec Eugène, il se leva de table cinq minutes après s'y être assis, en disant au prince, qui d'ordinaire avait bon appétit :

— Reste, tu n'as pas eu le temps de dîner ; tu me rejoindras au jardin tout à l'heure.

— Pardonnez-moi, Sire, répondit Eugène, qui s'était levé en même temps que son beau-père ; j'ai fini.

— Tu n'as donc pas faim, aujourd'hui ?

— J'avais dîné avant de venir.

— Bah !... fit Napoléon avec surprise. Alors c'est différent, jouta-t-il gaiement ; tu vas venir te promener avec moi, cela te donnera de l'appétit pour demain.

Ceux qui mangeaient avec Napoléon pour la première fois, et qui n'étaient point au fait de ses habitudes, mouraient de faim, quoique sa table fût abondamment servie, si leur devoir s'opposait à ce qu'ils retournassent immédiatement chez eux ; mais aucune considération n'aurait pu l'engager à rester quelques instants de plus.

Cette manie, dans les commencements de son mariage gêna beaucoup Joséphine, et fut cause qu'elle prit l'habitude, dans la suite, de faire tous les jours, à une heure après midi, un fort déjeuner à la fourchette ; c'était du reste, son unique repas.

LA PLUS DORMEUSE DES COMMUNES

À la fin de janvier, Napoléon quitta Munich pour revenir au milieu de sa cour, alors si brillante et si fastueuse. Il avait manifesté l'intention de diriger lui-même les plaisirs qui rendirent encore pendant cinq ans la cour impériale la plus merveilleuse de l'Europe.



Napoléon au théâtre de St-Cloud, 13 avril 1812.
(D'après une esquisse au crayon de Girodet).

La commune de Saint-Cloud, si favorisée à cause du séjour presque habituel que l'Empereur et l'Impératrice faisaient au château, voulut profiter du retour de Napoléon pour lui donner un témoignage d'affection et de respect.

En conséquence, le conseil municipal, d'après l'idée suggérée par son président, M. Barré, alors maire de Saint-Cloud, fit élever au milieu de l'avenue qui conduit au palais, et par laquelle Napoléon devait passer nécessairement, un arc de triomphe sur le fronton duquel se lisait l'inscription suivante, accompagnée d'une foule d'ornements et de tous les emblèmes de l'époque :

A son souverain chéri :
La plus heureuse des communes !

Le jour où l'Empereur devait arriver, M le maire, muni de la harangue d'usage et escorté des notables, l'attendit jusqu'au soir au pied du monument, qui embrassait toute la largeur de la route ; mais enfin, à minuit, M. Barré, fort avancé en âge, se retira en recommandant à son premier adjoint, placé en sentinelle à la fenêtre d'une maison voisine, de venir l'avertir aussitôt qu'il apercevrait le premier courrier ; et, pour que personne ne s'avisât de passer sous l'arc de triomphe

avant Sa Majesté, il fit poser en travers une grande échelle qui fut assujettie avec des cordes.

Malheureusement l'argus municipal vint s'endormir le matin ; pendant ce temps l'Empereur arrive ; sa voiture s'arrête tout à coup :

— Qu'est-ce que cela ? demande-t-il ; pourquoi n'avance-t-on pas ?

On lui apprend la surprise qu'on a voulu lui ménager, et quel obstacle s'oppose à ce qu'il aille plus avant.

— Que le diable les emporte, avec leur surprise ! s'écrie-t-il en mettant la tête à la portière ; elle est bien trouvée, ma foi !

Et sur la proposition d'éveiller quelques habitants :

— Eh ! non ! répondit-il en souriant, laissez-les dormir ; ce sont eux, au contraire, que je "surprendrai" demain ; tournons la place, puisqu'il ne nous est pas permis de la traverser.

La voiture ayant rétrogradé, passa par la grille du petit parc, située au bas de l'avenue, et arriva au palais par la cour de l'orangerie. Le même jour, on fit circuler dans les salons du palais un dessin représentant les autorités municipales de Saint-Cloud endormies au pied du monument, devant lequel on voyait une échelle qui barrait le passage, avec ces mots écrits au-dessous : *L'arc barré*, par allusion au nom de celui qui avait eu

cette idée ; quant à l'inscription primitive, on lui avait fait subir cette légère variante :

A son souverain chéri :
La plus dormeuse des communes.

Joséphine montra ce dessin à Napoléon, qui trouva la plaisanterie divertissante ; il avoua même que le calembour "n'était pas trop mauvais ;" mais, pour consoler M. Barré du chagrin qu'il avait manifesté de ne s'être pas trouvé à son poste lors de son arrivée, Napoléon lui envoya une invitation à déjeuner, en lui recommandant d'apporter sa harangue "manuscrite," et il accueillit le maire de Saint-Cloud avec la bienveillance qu'il ne cessa jamais d'accorder à ce fonctionnaire jusqu'au moment de sa mort, qui arriva bientôt au grand regret de ses nombreux administrés.

LES PUPILLES DE LA LÉGION D'HONNEUR

Les enfants des guerriers morts en combattant avec gloire devaient retrouver les soins de la maison paternelle à Écouen, dans cette antique demeure des Montmorenci et des Condé.

Jusqu'en 1809, l'organisation de l'institution d'Écouen ne fut que provisoire ; mais au mois de mars de cette année, un nouveau décret rendu par Napoléon l'arrêta définitivement. Il donnait à la reine de Hollande (la princesse Louis) le titre de protectrice des maisons impériales de la Légion-d'Honneur.

Dans une visite que fit Napoléon aux élèves d'Écouen, il les trouva réunis dans les classes, s'occupant d'ouvrages à l'aiguille. Après avoir adressé à chacune d'elles un mot obligeant, il demande tout à coup à la jeune Brouard combien elle pensait employer d'aiguillées de fil pour faire une chemise :

— Sire, lui répondit-elle, je n'en emploierais qu'une, si je pouvais la prendre assez longue.

Cette réponse, si juste et si naïve à la fois, valut à la jeune élève une chaîne d'or que l'Empereur lui donna. Dans son enthousiasme, elle jura de ne s'en séparer jamais.

Six semaines environ après cette visite de Napoléon, qui avait eu lieu dans les premiers jours de janvier 1814, comme il passait par Écouen pour se rendre au quartier-général, le maître de poste de ce village, qui savait que les élèves attendaient encore les bonbons que l'Empereur leur avait promis l'année précédente pour



Sire, répondit Bessière, les habitants de Vienne nous donnent à tous les diables.

leurs étrennes (ce maître de poste était un ancien lieutenant de la garde, qui comptait sa fille au nombre des élèves), eut la hardiesse de lui dire :

— Sire, vos petites protégées comptent toujours sur les bonbons de Votre Majesté.

— Ah ! ah ! je m'en souviens, répondit l'Empereur en riant ; eh bien ! je ferai dire à Lacépède de les leur envoyer.

Peut-être y songea-t-il ; mais il est probable que ce furent les Cosaques qui s'en régalerent, car, tout alléchées qu'elles étaient de cette nouvelle promesse, les orphelines de la Légion d'Honneur ne tâchèrent pas de ces friandises, parce que bientôt après, des fenêtres du château qui leur servait d'asile, elles purent distinguer dans la plaine qui s'étendait à leurs yeux, les feux des bivouacs russes et prussiens.

COMMENT NAPOLEON JETTAIT DE LA POUDRE AUX YEUX

Napoléon n'était pas heureux à la chasse : une fois il fit éclater un fusil dans ses mains ; un autre jour, en visant un sanglier avec sa carabine, il alla blesser très grièvement à la cuisse un pauvre diable de valet de la vénerie ; enfin, une autre fois, le maréchal Masséna et Berthier marchaient en avant et non loin de Napoléon ; une compagnie de perdrix part, l'honneur du premier coup de fusil appartient à l'Empereur : il tire, et Masséna reçoit dans l'œil un plomb écarté ; on s'empresse pour lui porter secours ; Napoléon s'écrie :

— Berthier ! c'est vous qui venez de blesser Masséna !

Le grand-veneur s'en défend, l'Empereur insiste, Berthier se tait, et chacun rentre de très-mauvaise humeur. Aussitôt arrivé à la Malmaison, Napoléon mande l'aide-de-camp de jour.

— Partez sur-le-champ pour Paris, et dites à Larrey d'aller à Rueil sans perdre un moment, parce que Masséna est malade ; il lui remettra en même temps ce billet.

L'ordre est exécuté. Larrey arrive à Rueil :

— Monsieur le maréchal, l'Empereur vient de me faire dire que vous étiez indisposé ; j'arrive...

— Parbleu ! il le sait bien, voyez !

— Ce n'est pas dangereux monsieur le maréchal ; cependant l'œil me paraît bien malade.

— Est-ce que je deviendrai borgne ?

— Je ne dis pas cela, mais il faut beaucoup de soins. A propos, Monseigneur, j'oubliais de vous remettre ce billet de la part de Sa Majesté.

— Lisez, mon cher Larrey, car je n'y vois pas du tout.

Et Larrey ayant fait sauter le cachet, lut à haute voix :

“ Mon cousin, aussitôt que votre santé vous le permettra, vous partirez pour aller prendre le commandement en chef de l'armée de Portugal. Et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde,

“ NAPOLEON.”

— Le diable d'homme ! s'écria Masséna avec un sourire qui déguisait mal sa joie, il faut toujours qu'il vous jette de la poudre aux yeux !



LUCIEN BONAPARTE, prince de Carino, m. 1840

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

Le récit est continué par Eliza Michelson,
femme de charge à Blackwater-Park

I

Lady Glyde parut ne point prendre garde à ce que je lui disais. Pour toute réponse elle soupira, et baisa la main que miss Halcombe laissait reposer sur sa couverture. C'est tout au plus si c'était là un acte raisonnable, dans une chambre de malade et vis-à-vis de quelqu'un à qui on doit ménager toute émotion. Mais la pauvre lady Glyde n'entendait rien au métier de garde ; absolument rien, je suis fâchée de le dire.

Le lendemain matin, mistress Rubelle reçut ordre de se tenir dans le petit salon pour passer à l'examen du docteur quand il viendrait dans la chambre à coucher.

Je laissai lady Glyde avec miss Halcombe, qui dans ce moment-là sommeillait, et je vins rejoindre mistress Rubelle afin d'empêcher charitablement que l'incertitude de sa situation la rendit trop perplexe et trop agitée. Elle semblait ne pas voir les choses sous cet aspect. On eût dit que, d'avance, elle se sentait assurée de convenir à M. Dawson.

Tandis que nous attendions l'arrivée du docteur, ce fut le docteur, au contraire, qui m'envoya chercher. Je trouvais ce renversement des choses assez bizarre. Mais mistress Rubelle parut n'en être aucunement affectée. Je la laissai regardant tranquillement par la fenêtre, et respirant en silence l'air de la campagne.

M. Dawson m'attendait, tout seul, dans la salle où l'on déjeune.

— Parlons de cette nouvelle garde, mistress Michelson ! dit le docteur.

— A vos ordres, monsieur.

— Elle a été amenée de Londres ici, me dit-on, par la femme de ce gros vieillard étranger qui semble vouloir, à tout prix, se mêler de mes affaires. Mistress Michelson, ce gros vieillard étranger est tout simplement un charlatan....

L'expression était brutale. J'en fus naturellement choquée.

— Savez-vous bien, monsieur, lui dis-je que vous parlez d'un "nobleman" ?

— Bah ! bah ! ce n'est pas le premier vendeur d'orviétan dont le nom ait été précédé d'un titre.... Pas un, au contraire, qui ne soit comte.... Au diable ces drôles !

— Il ne serait pas lié avec sir Percival Glyde, monsieur, s'il n'appartenait à la plus haute aristocratie, après l'aristocratie anglaise, bien entendu.

— Fort bien, mistress Michelson !... Appelez-le comme vous voudrez, et revenons à la garde. J'ai déjà des objections contre elle.

— Et quoi ! monsieur, sans l'avoir vue ?

— Oui, sans l'avoir vue. Peut-être est-ce la meilleure garde qui soit au monde ; mais ce n'est pas "roi" qui l'ai procurée. J'ai soumis cette objection à sir Percival, comme au maître de la maison, il ne me prête aucun appui.

Maintenant, mistress Michelson, je sais que je puis compter sur vous, et je vous demanderai d'avoir exactement l'œil à ce que fera la garde, durant les deux ou trois premiers jours, afin de nous assurer qu'elle ne donne pas à miss Halcombe d'autres remèdes que les miens. Votre "nobleman" étranger se meurt d'envie d'essayer ses remèdes d'empirique (y compris le mesmérisme) sur notre pauvre malade, et une garde amenée ici par sa femme pourrait bien se trouver un peu trop disposée à le seconder dans ses tentatives.

Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Très-bien, alors, nous pouvons monter. La garde est-elle là-haut ? J'ai un mot à lui dire avant qu'elle entre chez la malade....

Nous trouvâmes mistress Rubelle toujours installée à la fenêtre. Quand je la présentai à M. Dawson, ni les regards soupçonneux du docteur, ni ses questions pressantes, ne parurent la troubler le moins du monde. Elle lui répondit tranquillement, en mauvais anglais, et bien qu'il fit son possible pour la prendre au dépourvu, elle ne trahit pas la moindre ignorance, du moins en ce qui concernait son métier. Ainsi que je l'ai dit, cela tenait, sans nul doute, à une particulière vigueur d'esprit, nullement à une effronterie blâmable.

Nous entrâmes tous ensemble dans la chambre à coucher.

Mistress Rubelle regarda attentivement la malade ; fit sa révérence à lady Glyde ; remit en ordre deux ou trois objets qui traînaient dans la chambre, et s'assit ensuite fort paisiblement dans un coin pour attendre qu'on eût besoin d'elle. Milady semblait effarouchée et contrariée par l'apparition de cette garde étrangère.

Personne n'ouvrait la bouche de crainte de réveiller miss Halcombe, qui était encore plongée dans un demi-sommeil ; — le docteur seul se permit, à voix basse, une question sur la manière dont la nuit s'était passée. Je répondis sur le même ton : "Absolument comme à l'ordinaire."

M. Dawson sortit alors. Lady Glyde le suivit, probablement pour lui parler de mistress Rubelle. Quant à moi, j'avais déjà pris mon parti et décidé que cette paisible étrangère conserverait son emploi. Elle avait bien sa tête à elle, et très-certainement connaissait sa besogne. C'est donc tout au plus si moi-même j'eusse été mieux placée au chevet de la malade.

Me rappelant les avis de M. Dawson,

je scrutai sévèrement les démarches de mistress Rubelle, à certains intervalles, pendant les trois ou quatre jours qui suivirent. Plusieurs fois j'entraï dans la chambre, à petit bruit et soudainement, sans jamais surprendre la garde en quelque manœuvre suspecte. Lady Glyde qui, de son côté, la guettait tout aussi attentivement que moi, ne découvrit rien, elle non plus.

Jamais je ne vis aucun signe indiquant que les fioles de la pharmacie eussent été l'objet d'aucune falsification ; jamais je ne vis mistress Rubelle adresser une parole au comte, ni le comte lui parler jamais. Elle soignait miss Halcombe avec un zèle, une discrétion exemplaires.

La pauvre jeune personne flottait entre une sorte d'épuisement endormi, participant de l'évanouissement tout autant que du sommeil, et des accès de fièvre qui entraînaient toujours avec eux un état de délire plus ou moins caractérisé.

Dans le premier cas, mistress Rubelle ne la réveillait jamais ; elle ne l'effrayait jamais, dans le second, en se présentant trop subitement au chevet de son lit avec l'attitude d'un auxiliaire étranger.

Honneur à qui de droit (compatriote ou venu du dehors) ; mon impartialité me force à reconnaître le mérite de mistress Rubelle ; elle était sans doute remarquablement peu communicative sur tout ce qui la pouvait concerner ; elle était aussi, sans aucune résistance ouverte, trop disposée à s'affranchir paisiblement de tous les avis que lui donnaient les personnes les plus expérimentées en fait de soins ; — mais, avec des restrictions, c'était une excellente garde-malade, qui jamais ne donna l'ombre d'un motif de plainte ni à lady Glyde, ni à M. Dawson.

Le premier incident un peu essentiel qui se présenta dans le château fut l'absence du comte, motivée par des affaires qu'il avait à Londres. Il partit (je crois) dans la matinée du quatrième jour après

l'arrivée de mistress Rubelle. En prenant congé, il parla très sérieusement à lady Glyde moi présente, au sujet de miss Halcombe.

— Confiez-vous à M. Dawson, lui disait-il pour quelques jours encore, si cela est dans vos idées ; mais si, dans ce laps de temps, aucune amélioration sensible ne s'était déclarée, envoyez demander à Londres des conseils que ce médecin, têtue comme un mulet, devra pourtant accepter, en dépit de lui-même. Il vaut mieux offenser M. Dawson, et sauver miss Halcombe. Je vous dis ceci très sérieusement, du fond de mon cœur, sur ma parole la plus sacrée...

Sa Seigneurie parlait avec beaucoup d'émotion et une bonté remarquable. Mais la pauvre lady Glyde avait les nerfs dans un tel état qu'elle semblait, en face du comte, sous le coup d'une véritable terreur. Elle tremblait de la tête aux pieds, et reçut ses adieux sans articuler un mot de réponse. Puis, lorsqu'il s'en fut allé, se tournant vers moi :

— Oh ! mistress Michelson, l'état de ma sœur me fend l'âme, et je n'ai pas un ami à consulter ! Pensez-vous, vous, que M. Dawson se trompe ? Il me disait lui-même, ce matin encore, qu'il n'y a aucun danger, ni aucune nécessité de recourir à une consultation.

— Avec tout le respect que mérite M. Dawson, répondis-je, si j'étais à la place de votre Seigneurie, je n'oublierais pas les avis du comte...

Lady Glyde se détourna de moi, tout à coup, avec un air de désespoir que je ne sus comment m'expliquer.

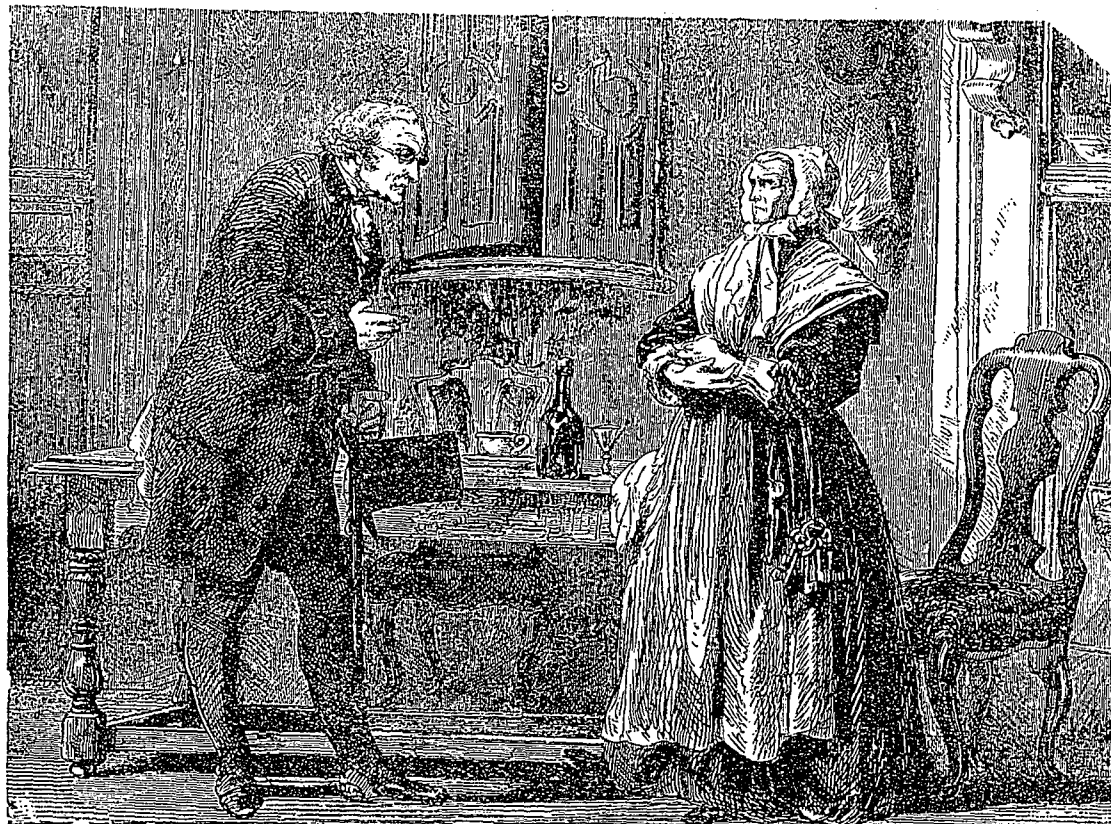
"Ses avis !" se disait-elle à elle-même ; Dieu secourable, — "ses avis !"

Autant que je puis me le rappeler, le comte demeura éloigné de Blackwater-Park, pendant environ une semaine.

Sir Percival semblait, à plusieurs égards, ressentir l'absence de Sa Seigneurie, et je crus m'apercevoir aussi que la maladie, les chagrins dont sa maison était le théâtre, accablaient son esprit et altéraient son

humeur. Il était, par moment, si agité que je ne pouvais m'empêcher d'y prendre garde ; sans cesse allant et venant, sans cesse et de tous côtés errant, ça et là, dans sa propriété.

Ses questions fréquentes sur miss Halcombe, et aussi sur sa femme (dont la santé défaillante semblait le plonger dans une anxiété véritable) prouvaient un intérêt extrême. Je crois que son cœur s'était fort attendri.



Ce gros vieillard étranger n'est qu'un charlatan (page 442).

Sa Seigneurie la comtesse, devenue l'unique société de sir Percival, le négligeait un peu, selon moi. Un étranger aurait pu les croire, maintenant qu'on les laissait tête à tête, disposés à s'éviter l'un l'autre. Ceci naturellement ne pouvait pas être. Pourtant, il arriva fréquemment que la comtesse voulut dîner à l'heure du lunch ; et presque toujours, vers le soir, elle montait chez miss Halcombe, bien que mistress Rubelle n'eût laissé à sa charge aucun des

soins que comportait l'état de la malade.

Sir Percival dînait seul, et William (le domestique chargé du service de table) remarqua devant moi que son maître mangeait moitié moins et buvait deux fois plus qu'à l'ordinaire. Je n'attache pas la moindre importance à une observation comme celle-ci, émanée d'un valet insolent. Je la réprochai hautement quand elle fut faite, et désire qu'on sache bien à quel point je la réprove encore.

Pendant les quelques jours qui suivirent, miss Halcombe nous parut à tous sur la voie d'un rétablissement progressif. Nous reprîmes confiance en M. Dawson. Il semblait lui-même très sûr de son fait, et assura lady Glyde, quand elle l'entre tint à ce sujet, qu'il serait le premier à faire chercher un autre médecin, dès qu'il sentirait le moindre doute lui traverser l'esprit.

La seule de nous que ces paroles ne semblèrent pas soulager, fut la comtesse Fosco. Elle me dit, en particulier, qu'elle ne pouvait se rassurer au sujet de miss Halcombe, sans une autre garantie que les affirmations de M. Dawson, et qu'elle attendait avec impatience le retour de son mari, pour savoir de quel œil il envisagerait la situation.

D'après les lettres du comte à sa femme, il devait rentrer sous trois jours. Les deux époux s'écrivaient l'un à l'autre, chaque matin, durant l'absence de Sa Seigneurie. A cet égard, comme à tous les autres, ils offraient un excellent modèle aux gens mariés.

Dans la soirée du troisième jour, je remarquai chez miss Halcombe un changement qui me causa des craintes sérieuses. Mistress Rubelle s'en aperçut comme moi. Nous ne voulûmes pas en parler à lady Glyde qui, absolument domptée par la fatigue, s'était endormie sur le canapé du salon.

M. Dawson fit sa visite du soir un peu plus tard que d'ordinaire. Dès qu'il eut jeté les yeux sur sa malade, je vis sa physionomie s'altérer. Il s'efforçait de cacher son trouble, mais son visage trahissait, malgré lui, de vives inquiétudes. Un messenger partit pour aller chercher à domicile sa pharmacie portative ; on garnit la chambre de substances désinfectantes, et le docteur lui-même se fit dresser un lit dans le château. — La fièvre a-t-elle pris un caractère contagieux ? lui demandai-je tout bas. — Je le crains, ré-

pondit-il. Nous en saurons plus long demain matin....

D'après les instructions de M. Dawson, lady Glyde ne fut point informée de ce changement inquiétant. Il lui défendit lui-même, dans les termes les plus péremptoirs et au nom de sa santé si éprouvée, de veiller avec nous cette nuit-là. Elle voulut résister, ce qui amena une scène déplorable ; mais il fit prévaloir son autorité médicale, et de haute lutte emporta la question.

Le lendemain matin, un des domestiques fut envoyé à Londres, sur les onze heures, avec une lettre pour un des médecins de la capitale et ordre exprès de ramener avec lui ce nouveau consultant par le premier train dont ils pourraient disposer. Une demi-heure après le départ du messenger, le comte rentra à Blackwater-Park.

La comtesse, prenant sur elle la responsabilité de cette démarche, l'amena immédiatement auprès de la malade. Je ne vois pas qu'en agissant ainsi elle ait commis la moindre inconvenance. Sa Seigneurie était un homme marié, d'âge à être le père de miss Halcombe ; enfin, il la voyait sous les yeux d'une parente, la propre tante de lady Glyde.

M. Dawson n'en protesta pas moins contre sa présence dans l'appartement ; mais, je le remarquai sans peine, le docteur était trop alarmé pour faire, à cette occasion, une résistance sérieuse.

La pauvre patiente se trouvait désormais hors d'état de reconnaître ceux qui l'entouraient. Elle semblait prendre ses amis pour ses ennemis. Quand le comte arriva près de son chevet, ses yeux qui auparavant, se portaient sans cesse alternativement sur tous les points de la chambre, s'arrêtèrent alors sur le visage de Sa Seigneurie avec un effarement de terreur dont je me souviendrai jusqu'au dernier jour de ma vie.

Le comte s'assit auprès d'elle, tâta son pouls, puis ses tempes ; il la regarda

très-attentivement et, cela fait, se tourna du côté du docteur avec une physionomie tellement indignée, tellement méprisante que les paroles s'arrêtèrent sur les lèvres de M. Dawson, et qu'il demeura un moment sans rien ajouter, pâle de colère et de terreur.

Sa Seigneurie me regardant ensuite :

— A quel moment, dit-il, ce changement est-il survenu ?..

Je lui dis :

— Lady Glyde, depuis lors, est-elle entrée dans la chambre ?..

Je répondis que non. Le médecin lui avait absolument défendu d'y entrer dès la soirée précédente, et le matin même il avait renouvelé la consigne.

— Vous et mistres Rubelle, ajouta le comte, avez-vous été mises au courant de ce désastre dans toute sa gravité ?..

— Nous savions, répondis-je, que la maladie était regardée comme contagieuse... Il m'interrompit, et avant que je pusse rien ajouter :

— C'est la fièvre typhoïde, me dit-il.

Pendant la minute que prirent à s'échanger ces questions et ces réponses, M. Dawson se remit, et s'adressant au comte avec sa fermeté habituelle :

— Ce n'est pas la fièvre typhoïde, riposta-t-il vivement. Je proteste, monsieur, contre une pareille intrusion. Personne, ici, n'a le droit de faire des questions, si ce n'est moi. J'ai rempli mon devoir au mieux de ce dont je suis capable, et...

Le comte l'interrompit, — non par des paroles cette fois, mais simplement en lui montrant le lit où gisait la malade. M. Dawson sembla ressentir ce démenti muet à ce qu'il avait dit lui-même de sa capacité ; la chose parut l'irriter vivement.

— J'affirme, répéta-t-il que j'ai fait mon devoir. Un de mes confrères, mandé par moi, va bientôt arriver de Londres. Je consulterai avec lui sur le caractère de cette fièvre ; avec lui, et avec personne

autre. J'insiste pour que vous quittiez cette chambre.

— Je suis entré dans cette chambre, monsieur, en vertu des droits sacrés de l'humanité, dit alors le comte, et en vertu des mêmes droits, si l'arrivée de votre confrère souffrait quelque retard, j'y entrerais de nouveau. Une fois encore, je vous avertis que cette fièvre a pris le caractère du typhus, et que votre traitement est la cause première de ce changement déplorable. Si votre infortunée malade vient à mourir, j'attesterai devant les tribunaux que son trépas doit être attribué à votre entêtement à votre ignorance...

Avant que M. Dawson pût répondre, avant que le comte eût fait un pas pour sortir, la porte du salon s'ouvrit, et sur le seuil nous vîmes apparaître lady Glyde.

— Je dois et je veux entrer ici, dit-elle avec une détermination extraordinaire.

Au lieu de l'arrêter, le comte passa dans le salon, lui frayant ainsi le chemin de la chambre à coucher. En toute autre occasion, je l'avais toujours vu incapable d'oublier la moindre précaution ; mais, à ce moment, et dans sa surprise, il oubliait apparemment le danger de l'infection typhoïde, ainsi que l'urgente nécessité de forcer lady Glyde à prendre soin de sa vie.

M. Dawson, j'en fus surprise, montra plus de présence d'esprit. Il arrêta milady au premier pas qu'elle fit au chevet de sa sœur : — Je suis sincèrement peiné, sincèrement affligé, dit-il. Je crains que cette fièvre ne soit contagieuse. Jusqu'à ce que je sois certain du contraire, je vous demande en grâce de vous tenir hors de cette chambre...

Elle lutta un moment, puis laissa tout à coup retomber ses bras et s'affaissa sur elle-même : elle venait de s'évanouir. La comtesse et moi, la retirant des bras du docteur, la ramenâmes chez elle. Le comte

marchait devant nous, et attendit dans le couloir, où je vins lui apprendre que, grâce à nos soins, elle avait repris connaissance.

Je retournai vers le docteur, chargée par lady Glyde de lui dire qu'elle insistait pour l'entretenir immédiatement. Il se rendit aussitôt près de milady, afin de calmer son agitation et de lui apprendre que, sous peu d'heures, un nouveau médecin allait arriver.

Ces heures ne passèrent pas vite. Sir Percival et le comte, restés ensemble au rez-de-chaussée, envoyaient de temps en temps chercher des nouvelles. A la fin, entre cinq et six, à notre grand soulagement, le médecin arriva.

Il était plus jeune que M. Dawson ; très-sérieux et très-décidé. Je ne puis dire ce qu'il pensa du traitement qu'on avait suivi ; mais je fus frappée de ce fait curieux, qu'il nous adressait, à moi et à mistress Rubelle, bien plus de questions qu'à son confrère ; et que, tout en examinant la malade de M. Dawson, il semblait écouter avec assez peu d'intérêt ce que M. Dawson croyait bon de lui dire.

D'après les observations que je fis alors, le soupçon me vint que le comte ne s'était pas trompé une seule fois au sujet de la maladie ; et je fus naturellement confirmée dans cette manière de voir, quand, après quelque délai, M. Dawson posa l'importante question que le médecin de Londres était appelé à résoudre.

— Quel jugement portez-vous sur cette fièvre ? lui demanda-t-il.

— Typhus, répondit son confrère. Fièvre typhoïde, à n'en pas douter . . .

Cette tranquille étrangère, mistress Rubelle, joignit devant elle, à ces mots, ses mains maigres et brunes, tout en me jetant un sourire significatif. Le comte lui-même n'aurait pu avoir l'air plus satisfait si, admis dans la chambre, il avait ainsi entendu confirmer son jugement.

Quand il nous eut donné quelques utiles instructions sur le traitement journa-

lier, et nous annonçant qu'il reviendrait dans un délai de cinq jours, le médecin se retira pour consulter en particulier avec M. Dawson. Il ne voulait pas se prononcer sur les chances de rétablissement que pouvait avoir miss Halcombe ; il déclarait impossible, à cette période de la maladie, de se faire une opinion certaine, soit dans un sens, soit dans l'autre.

Ces cinq jours se passèrent dans de vives inquiétudes.

Chacune à notre tour, la comtesse et moi, nous relevions mistress Rubelle, l'état de miss Halcombe empirant toujours et réclamant tous nos soins, toute notre assiduité. Ce fut un temps de terribles épreuves.

Lady Glyde (soutenue à ce que disait M. Dawson, par l'effet même de l'anxiété permanente que lui causait l'état de sa sœur) lady Glyde s'était ranimée d'une façon extraordinaire ; elle montrait une fermeté, une force de résolution que je neme serais jamais avisée de lui supposer. Elle insista pour venir deux ou trois fois par jour s'assurer, par ses yeux mêmes, de l'état de miss Halcombe, promettant d'ailleurs de ne pas trop se rapprocher du lit, si le docteur, en ceci, voulait bien accéder à ses vœux. M. Dawson, bien à contre-cœur, fit la concession qui lui était demandée.

Le cinquième jour, nous vîmes revenir le médecin, qui nous donna un peu d'espérance. Il déclara que le dixième jour, à compter de la première apparition du typhus, déciderait du résultat de la maladie, et il fixa d'avance sa troisième visite à cette date. Le nouvel intervalle passa comme l'autre, si ce n'est que le comte fit encore un voyage à Londres ; parti dès le matin, et revenu le soir même.

Le dixième jour, il plut à la Providence miséricordieuse d'épargner à la famille tout surcroît d'alarmes et d'anxiétés. Le médecin nous donna l'assurance positive que miss Halcombe était hors de danger.

Maintenant, elle n'a plus besoin des médecins . . . Tout ce qu'il lui faut, c'est d'être gardée et surveillée avec soin, quelque temps encore, et je vois que cela ne lui manquera pas.

Telles furent ses propres paroles.

L'effet de ces bonnes nouvelles sur la pauvre lady Glyde, se trouva, je le vis avec peine, au dessus de ses forces. Elle n'était pas en état de supporter une si violente réaction ; et au bout d'un ou deux jours, elle fut envahie par un accablement, une langueur qui la réduisirent à garder la chambre. Le repos du corps, la tranquillité d'esprit, plus tard le changement d'air, voilà ce que M. Dawson trouva de mieux à lui conseiller.

Il fut heureux que cette souffrance ne s'aggravât point, car le lendemain même du jour où lady Glyde se fut enfermée chez elle, un nouveau désaccord se manifesta entre le comte et le docteur ; leur dispute, cette fois, prit de telles proportions que M. Dawson quitta le château.

Nous demeurions, désormais, privées de toute assistance médicale. Bien qu'il ne fût pas rigoureusement nécessaire de mander un autre docteur, — puisque, selon le médecin de Londres, miss Halcombe n'avait besoin que de surveillance et de soins, — j'aurais néanmoins demandé si l'on m'eût fait l'honneur de me consulter là-dessus, l'assistance de quelqu'autre homme du métier, ne fût-ce que pour observer les formes.

Sir Percival n'envisagea pas ainsi la question. Il dit qu'on aurait toujours le temps de mander un autre médecin, si miss Halcombe donnait le moindre signe d'une rechute. Nous pouvions, en attendant, recourir aux conseils du comte pour toutes les difficultés de détail ; et il ne fallait pas, sans nécessité, imposer à notre malade, dans son état actuel de faiblesse et d'ébranlement nerveux, la présence d'une personne étrangère.

Il y avait, sans nul doute, dans ces considérations, beaucoup de choses rai-

sonnables ; et pourtant elles me laissèrent un peu d'inquiétude. Je n'étais pas non plus sans scrupule, au dedans de moi, sur la convenance de laisser ignorer à lady Glyde, ainsi que nous le faisons, la retraite du docteur. C'était là, je l'admets, une déception charitable, — car elle n'était pas en état de supporter de nouveaux tourments.

* * *

Une autre circonstance, également embarrassante, qui se produisit le même jour et me prit tout à fait au dépourvu, ajouta beaucoup à l'état de malaise sous lequel se débattait mon esprit.

Sir Percival me fit dire d'aller le trouver dans la bibliothèque. Le comte, qui était avec lui au moment où j'entrai, se leva immédiatement et nous laissa tête à tête. Sir Percival m'engagea poliment à prendre un siège ; puis, à ma grande surprise, il m'adressa l'allocation suivante :

— Je désire, mistress Michelson, vous entretenir d'une décision que j'ai prise depuis quelque temps déjà, et dont je vous aurais informée sans les maladies et le bouleversement qui sont venus fondre sur nous. Pour parler clairement, j'ai lieu de vouloir rompre sans retard, l'établissement que j'ai ici, — vous laissant, du reste, comme à l'ordinaire, la direction des soins domestiques. Dès que lady Glyde et miss Halcombe pourront voyager, il leur est prescrit à toutes deux de changer d'air.

Avant le départ de ces dames, mes amis, le comte et la comtesse Fosco, nous auront quittés pour aller s'établir dans les environs de Londres. Or, j'ai mes raisons pour ne pas ouvrir ma demeure à de nouveaux hôtes, en vue d'économiser le plus possible. Je n'entends vous blâmer en rien ; mais ma dépense ici est beaucoup trop lourde.

Bref, je compte vendre les chevaux et me débarrasser en même temps de tous les domestiques. Vous savez que je ne

fais jamais rien à demi ; et je compte que, d'ici à demain, vous aurez fait maison nette de cette valetaille inutile. . . .

Je l'écoutais dans un état de complète stupéfaction.

— Dois-je comprendre, sir Percival, lui demandai-je, que j'ai à renvoyer tous les domestiques placés sous mes ordres, sans les prévenir un mois d'avance comme cela se pratique.

C'est exactement cela. Nous pouvons tous nous trouver hors du château avant qu'un mois ne s'écoule, et je n'entends pas laisser ici des domestiques oisifs, sans aucun maître à servir.

— Par qui sera faite la cuisine, sir Percival, pendant le reste de votre séjour ici ?

— Margaret Porcher est au courant des plats élémentaires ; vous pouvez la conserver. N'ayant pas de grands dîners à donner, un chef n'est il pas tout à fait superflu ?

— La servante dont vous parlez, sir Percival, est la moins intelligente de toute la maison. . . .

— Conservez-la, vous dis-je, et prenez, dans le village, une femme qui viendra, chaque jour, aider au plus gros de la besogne. Mes dépenses journalières doivent diminuer, et diminuer immédiatement. Je ne vous ai pas appelée, mistress Michelson, pour que vous me fission des objections, mais afin d'être aidé par vous à réaliser mes plans d'économie. Mettez à la porte, dès demain, cette meute oisive qui me dévore. Qu'ils partent tous, excepté Porcher. C'est un vrai cheval de fatigue, — elle fera la besogne d'un cheval.

— Permettez-moi de vous rappeler, sir Percival, que si les domestiques s'en vont demain, ils ont droit à un mois de gages, à la place du mois qu'on leur doit pour qu'ils aient le loisir de chercher une place.

— Qu'on le leur paie ! un mois de gages nous économise un mois de coulage et de glotonnerie à l'office. . . .

Cette dernière remarque impliquait l'accusation la plus offensante contre ma manière d'administrer. Je me respectais trop, cependant, pour me défendre d'une imputation si grossière.

Par pure charité chrétienne pour la position dépourvue de toute aide où se trouvaient miss Halcombe et lady Glyde, et à cause des inconvénients sérieux que mon départ soudain aurait pu avoir pour elles, je crus qu'il ne m'était pas possible de demander immédiatement mon congé.

Le lendemain, les domestiques partirent en masse. Sir Percival se chargea de licencier en personne les grooms et les valets d'écurie, qu'il expédia sur Londres avec tous les chevaux, sauf un seul. Il ne resta donc, de tout le service, soit du château, soit des communs, que moi, Margaret Porcher et le jardinier, ce dernier, habitant son propre cottage, fut requis de panser l'unique cheval qui restât dans les écuries.

La maison laissée dans cette étrange condition d'isolement, la maîtresse de la maison, malade dans sa chambre, miss Halcombe, aussi débile, aussi incapable qu'un enfant enfin ; les soins du docteur nous étant retirés par mesure hostile ; — on ne s'étonnera pas que tout cela eût jeté un certain abattement dans mon esprit et que j'eusse beaucoup de peine à me maintenir dans mon sang froid habituel.

Je ressentais un grand malaise moral. J'aurais bien voulu voir rétablies nos deux pauvres jeunes dames, et j'aurais bien voulu me voir ailleurs qu'à Blackwater-Park.

II

Le premier événement qui se produisit ensuite fut d'une si singulière nature, qu'il aurait pu faire naître en moi un étonnement superstitieux, si des principes bien établis ne préservaient mon âme de toute faiblesse patienne. Ce même pressentiment instinctif de quelque malheur pla-

nant sur la famille, lequel m'avait fait souhaiter de quitter Blackwater-Park, eut pour conséquence presque immédiate, — chose étrange à dire, — mon départ de ce château. Il est vrai que mon absence ne fut que temporaire ; mais cette coïncidence, selon moi, n'en était pas moins remarquable.

Voici dans quelles circonstances mon départ eut lieu.

Un ou deux jours après l'expulsion des domestiques, je fus de nouveau mandée auprès de sir Percival. Le blâme immérité qu'il avait jeté sur mon administration domestique ne m'empêchait point, je le dis avec plaisir, de lui rendre le bien pour le mal, au mieux de mes faibles moyens, et je me conformai à l'ordre qui m'était transmis de sa part avec autant d'empressement et de respect que jamais.

Je trouvai sir Percival et le comte Fosco assis l'un près de l'autre comme la première fois ; mais, en cette occasion, Sa Seigneurie demeura présente à l'entrevue, aidant sir Percival à énoncer ses projets.

Ils attirèrent mon attention sur un sujet qui avait rapport à ce salutaire changement d'air dont nous attendions tant de bien pour miss Halcombe et lady Glyde. Sir Percival me fit savoir que, selon toute probabilité, ces dames passeraient l'automne à Limmeridge-House, dans le Cumberland, en vertu d'une invitation de M. Frédérick Fairlie. Mais avant de s'y rendre, il pensait, d'accord en ceci avec le comte Fosco (lequel, à ce moment, reprit la conversation en sous-œuvre, et la continua jusqu'au bout), qu'elles se trouveraient bien d'une courte résidence à Torquay, dont le climat est si favorable.

L'essentiel, maintenant, était donc de louer en cet endroit des appartements à leur convenance, et qui leur offrissent tout le bien-être dont elles avaient besoin. Mais où trouver une personne expérimentée qui pût choisir pour elles une résidence telle qu'il la leur fallait. Dans cette situation, le comte me demandait, de la part

de sir Percival, si je voudrais bien rendre à ces dames le service d'aller moi-même à Torquay, pour y préparer leur installation.

Placée comme je l'étais, je n'avais aucune objection raisonnable à faire valoir contre une proposition rédigée en ces termes.

Je dus donc me borner à quelques présentations sur les inconvénients que pourrait avoir mon départ de Blackwater-Park, alors que, par extraordinaire, tous les serviteurs de la maison s'en trouveraient éloignés, à l'exception de Margaret Porcher. Mais sir Percival et Sa Seigneurie se déclarèrent prêts à supporter, dans l'intérêt des malades, toute la gêne résultant de mon absence.

Je suggérai ensuite, avec tout le respect possible, l'idée d'écrire à Torquay, où un agent se chargerait volontiers de la location ; mais on me répondit en me rappelant combien il est peu sûr d'arrêter des logements sans les avoir vus.

On m'informa aussi que la comtesse (qui sans cela se serait chargée elle-même d'aller dans le Devonshire) ne pouvait pas quitter sa nièce en l'état où se trouvait présentement lady Glyde ; d'un autre côté, sir Percival et le comte avaient à régler ensemble quelques affaires qui les retiendraient forcément à Blackwater-Park.

Bref, il me fut clairement démontré que si je ne me chargeais pas de la commission, il n'était personne à qui on pût la confier. Dans ces circonstances, je dus me borner à informer sir Percival que mes services étaient aux ordres de Miss Halcombe et de lady Glyde.

Il fut arrangé, en conséquence, que je partirais le lendemain matin ; que je consacrerai un ou deux jours à examiner les maisons les plus convenables de Torquay, et que je reviendrais, avec mon rapport, aussitôt que je le jugerais convenable. Sa Seigneurie écrivit pour moi un "Memorandum" énumérant les conditions requises pour la résidence que je devais procurer à ces dames, et sir Percival y joi-

gnit une note qui limitait strictement la somme à offrir comme prix de location.

Mon idée, à moi, quand je lus ces instructions, fut qu'on ne pourrait trouver, dans aucun établissement thermal d'Angleterre, une demeure comme celle que j'y voyais décrite ; et que si, par hasard, on en découvrait une, il serait parfaitement impossible d'en obtenir la jouissance pour un laps de temps si limité qu'il fût, moyennant la somme que j'étais autorisée à promettre.

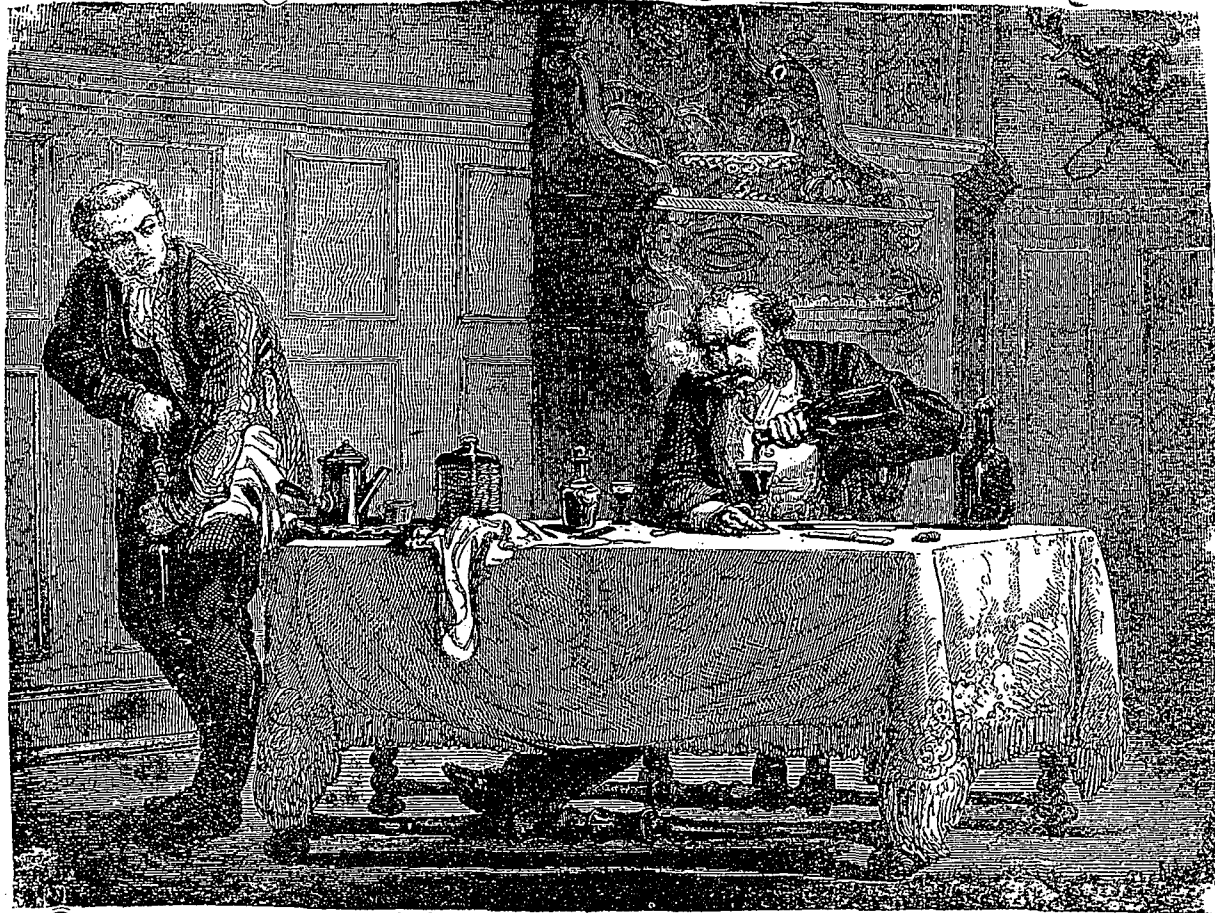
J'indiquai ces difficultés aux deux gentlemen ; mais sir Percival, qui se chargea de me répondre, ne parut pas en tenir compte. Ce n'était pas à moi qu'il appartenait de discuter cette question. Je n'insistai donc pas ; mais je sentis en moi cette conviction bien arrêtée, qu'avec toutes les difficultés dont l'affaire était entourée, je n'avais pas la moindre chance de conduire à bien ma mission.

Avant de partir, je pris soin de m'assurer que Miss Halcombe continuait à mieux aller.

Il y avait dans sa physionomie une anxieuse et pénible expression, qui me fit craindre qu'en reprenant conscience d'elle-même, elle n'eût éprouvé un cruel malaise. Ses forces, pourtant, revenaient plus vite que je n'aurais osé l'espérer ; et déjà elle était en situation de faire passer à lady Glyde maints et maints affectueux messages où elle lui rendait bon compte de son rétablissement, et par lesquels elle la suppliait de ne point se fatiguer trop tôt.

Je laissai miss Halcombe aux soins de mistress Rubelle, toujours aussi tranquillement indépendante de qui que ce fût au château. Lorsque, avant de me mettre en route, je frappai à la porte de lady Glyde, on me dit qu'elle était encore bien faible et bien abattue ; je dus ces informations à la comtesse, qui était montée pour lui tenir compagnie.

Sir Percival et le comte se promenaient sur l'avenue qui conduit à la loge du concierge, au moment où je la longeai, en



Sir Percival buvait deux fois plus qu'à l'ordinaire (page 443)

chaise de poste. Je saluai ces messieurs, et quittai le château où je ne laissais à l'office, en fait de créature vivante, que la seule Margaret Porcher.

Chacun doit comprendre ce que j'ai moi-même compris depuis ce temps-là : que les circonstances dont je viens de

parler étaient plus qu'inusitées ; qu'elles étaient presque suspectes. On me permettra cependant de répéter que je ne pouvais, dans ma position subordonnée, agir autrement que je ne fis.

Le résultat de ma mission à Torquay fut exactement tel que je l'avais prévu. Il

n'y avait pas, dans toute la ville, un seul logement pareil, à celui que m'indiquait mon programme, et le prix qu'on m'avait permis d'y mettre était infiniment inférieur à ce que j'aurais dû payer au logement pareil, si par une grande chance je l'avais découvert.

Je revins, en conséquence, à Blackwater-Park, et j'informai sir Percival, venu au-devant de moi, que mon voyage n'avait abouti à rien. Il semblait trop occupé de quelqu'autre affaire pour prendre souci de cette mission manquée, et dès les premiers mots, il m'informa que, pendant mon absence, si peu qu'elle eût pu durer, un autre changement remarquable avait eu lieu dans le château.

Le comte et la comtesse Fosco étaient partis de Blackwater-Park pour leur nouvelle résidence de Saint-John's Wood.

On ne me communiqua point les motifs de ce brusque départ. Il me fut dit seulement que le comte avait tenu à me faire transmettre ses meilleurs compliments. M'étant hasardée à demander à sir Percival si lady Glyde, en l'absence de la comtesse, avait quelqu'un en état de vaquer

aux soins dont elle devait être l'objet, il me répondit qu'elle avait Margaret Porcher pour lui venir en aide, et il ajouta qu'une femme du village avait été mandée pour faire le gros ouvrage du rez-de-chaussée.

Cette réponse me parut choquante, tant il y avait une évidente inconvenance à permettre qu'une servante en sous-ordre fit les fonctions dévolues à la femme de chambre intime de lady Glyde. Je montai immédiatement et trouvai Margaret sur le palier du premier étage. On s'était privé de ses services (assez naturellement), sa maîtresse s'étant trouvée assez rétablie ce matin-là même, pour quitter son lit.

Je lui demandai ensuite où en était miss Halcombe ; mais elle me répondit, d'une manière sournoise et sombre, par

des échappatoires dont je ne pus tirer aucune lumière. Je ne voulus pas, en réitérant ma question, m'attirer peut-être une réplique impertinente. Il était plus convenable, à tous égards, pour une personne dans ma position, de me présenter immédiatement chez lady Glyde.

Je trouvai que Sa Seigneurie avait beaucoup gagné depuis le peu de jours que j'avais passés sans la voir. Quoique bien faible encore et bien nerveuse, elle pouvait se lever sans être aidée, et se promener lentement dans sa chambre sans en éprouver d'autre mauvais effet qu'une légère sensation de fatigue.

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA COMSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE:

❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

DEVINETTES



En face du palais de justice. Voici le témoin principal qui sort. Où est-il ?



O ciel, terre, tramway électrique et téléphone !
Où est ce maladroit chasseur du dimanche ?



Il y a là un gardien de nuit. Le voyez-vous ?

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH

COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE

ANCIENNE ET MODERNE

GRAND CHOIX DE VOLUMES POUR
CADEAUX DE FETE

Ouvrages de luxe et de fantaisie, scientifiques et
littéraires.

DERNIERES NOUVEAUTES

ASSORTIMENT CONSIDERABLE
DE LIVRES D'OCCASION

Nos tiroirs sont ouverts au public, chacun est
invité à venir BOUQUINER.

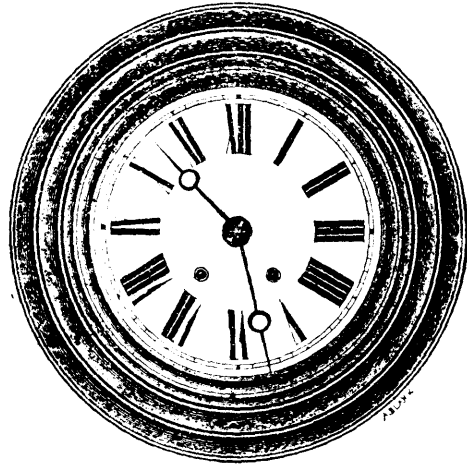
AROHAMBAULT & BELIVEAU,
TELL. BELL 896 1017 RUE NOTRE-DAME

BEAUX-ARTS



PRELEVANT L'IMPOT — Par Herterich

HORLOGES! HORLOGES!



POUR LE
COMMERCE DES FETES

N'achetez pas vos horloges
avant d'avoir vu notre

ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un
choix considerable de

**HORLOGES MUSICALES,
HORLOGES DE FANTAISIE,
REVEIL-MATINS**

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The AMERICAN CLOCK Co.

No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel
MONTREAL

APPEL AU CLERGE

A VENDRE

AU PROFIT DE

LA COLONISATION

(Pour un missionnaire)

18 BEAUX TABLEAUX

A L'UNITE

A PRIX MODIQUES

CHEZ

M. ALBERT GAUTHIER

Marchand d'ornements d'église

RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

IMPRIMERIE BILAUDEAU

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en général:

LIVRES,

BROCHURES,

JOURNAUX,

REVUES, ETC.

SPECIALITE :

Imprimés pour le commerce.

PRIX TRES MODERES

P.-D. BILEAUDEAU,
Gerant.

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.